



Université de Montréal

**Transmission et traduction du récit de voyage de  
Bougainville et de son épisode malouin**

par Erik Stout

Département de littératures et de langues du monde  
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté  
en vue de l'obtention du grade de maîtrise  
en littérature comparée

Décembre 2017

© Erik Stout, 2017

## Résumé

Ce mémoire est une étude comparatiste sur la transmission et la traduction du récit livré par Louis-Antoine de Bougainville de son voyage autour du monde. Je me demanderai par quels canaux et médiations, et en dépit de quels angles morts, cette narration nous a été transmise. Pour répondre, je m'intéresserai à son ouvrage du *Voyage autour du monde*, mais aussi à d'autres témoignages contemporains ayant infléchi la réception de son expédition.

Il s'agira en premier lieu de faire ressortir certains points de tension de l'écriture de Bougainville, hésitant entre factualité scientifique et embellissement littéraire, mais aussi entre allégeance nationale et aspirations cosmopolites. J'arguerai que de telles contradictions reflètent une reconfiguration plus large des conditions du savoir et de la narration dans les années 1760-1770. J'étudierai par ailleurs la façon dont le récit de Bougainville a été lu, interprété et approprié au XVIII<sup>e</sup> siècle, en envisageant ses versions anglaise et française comme des espaces de concurrence politique et scientifique. La traduction fournie par Johann Reinhold Forster sera considérée comme un acte d'appropriation culturelle, lançant une compétition pour l'honneur national et le prestige savant. Je m'intéresserai en outre au passage de Bougainville aux îles Malouines, en confrontant son discours à celui d'Antoine-Joseph Pernety, membre d'une expédition antérieure. L'épisode malouin joue en effet un rôle essentiel dans l'architecture du récit de Bougainville, mais aussi dans des débats politiques et mémoriels qui perdurent aujourd'hui. L'étude se conclura par l'analyse d'une ultime voix, mise en scène par Denis Diderot dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, qui comble une lacune importante, à savoir celle de la parole des victimes du processus précolonial auquel participe Bougainville.

Cette étude des différents discours entourant le *Voyage autour du monde* reposera sur une analyse des effets rhétoriques déployés par les différents auteurs et éditeurs abordés, aussi bien dans le corps du texte que dans le paratexte des éditions et rééditions originales.

**Mots-clés :** Littérature de voyage, XVIII<sup>e</sup> siècle, Traduction, Îles Malouines, Îles Falkland, Louis-Antoine de Bougainville, Johann Reinhold Forster, Antoine-Joseph Pernety, Denis Diderot.

## Abstract

This thesis is a comparative study of the transmission and translation of Louis-Antoine de Bougainville's voyage around the world. I will explore by which means and mediations, and in spite of which limitations, the narration of this expedition was transmitted to us. For this purpose, I will focus on his publication *A voyage round the world*, as well as some other accounts that impacted the reception of his travels.

I will begin by highlighting certain tensions inherent to Bougainville's writings, alternating between scientific factuality and literary embellishment, and between national loyalty and cosmopolitan values. I will argue that such contradictions reflect a larger reconfiguration of the conditions of knowledge and storytelling taking place during the 1760s and 1770s. I will also study the way in which Bougainville's narration was read, interpreted and appropriated during the eighteenth century, by considering the British and French versions of his text as a space of political and scientific competition. The translation written by Johann Reinhold Forster will be analyzed as an act of cultural appropriation, marking the beginning of a struggle between both authors for their nations' honor, as well as for scientific prestige. Furthermore, I will focus on Bougainville's stay in the Malvinas Islands by comparing his account with that of Antoine-Joseph Pernety, member of a previous expedition. This episode indeed plays an essential role in Bougainville's narration, as well as in debates that continue to this day in the spheres of politics and memory. I will conclude this study by analyzing Denis Diderot's *Addendum to the Journey of Bougainville*, which fills an important gap in Bougainville's narration by recreating the voice of the victims of the precolonial process—of which the navigator was an active participant.

This study of the different discourses surrounding *A voyage round the world* will rest upon an analysis of the rhetorical effects created by the various authors and editors examined in this work—in the text and paratext of the original editions and reeditions.

**Keywords:** Travel literature, Eighteenth century, Translation, Malvinas, Falkland Islands, Louis-Antoine de Bougainville, Johann Reinhold Forster, Antoine-Joseph Pernety, Denis Diderot.

# Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Remerciements.....	vi
Introduction.....	1
Chapitre 1 : Un récit de voyage de fin d’Ancien Régime.....	7
La vision classique du voyage .....	8
État de la connaissance du monde au moment du voyage de Bougainville.....	11
La paix, condition essentielle des grandes expéditions .....	14
Expansion du marché de l’édition.....	15
Importance de l’ <i>Encyclopédie</i> et de l’ <i>Histoire naturelle</i> .....	17
Une écriture hybride, entre volonté esthétique et scientifique.....	20
L’ <i>Épître</i> au roi, ou la mise en scène d’un cosmopolitisme ambigu.....	23
Premières conclusions.....	27
Chapitre 2 : La compétition entre la traduction et la deuxième édition.....	29
Les Forster : des savants allemands au service de la Grande-Bretagne.....	30
La traduction en Europe à la fin du XVIII <sup>e</sup> siècle.....	30
Forster s’approprie le texte de Bougainville.....	32
Les stratégies rhétoriques de la <i>Translator’s preface</i> .....	34
La traduction du <i>Discours préliminaire</i> .....	40
Les interventions de Forster dans le corps de l’ouvrage.....	42
La contre-attaque de Bougainville dans les notes de bas de page .....	43
Les autres interventions de Bougainville.....	47
Quelques effets à long terme de cette lutte .....	48
Chapitre 3 : L’épisode des Malouines comme symptôme de la violence précoloniale .....	50
Dom Pernety, l’anti-Bougainville.....	52
Publication du récit de Pernety .....	53
Mise en scène de l’éthos de Pernety .....	54

L'impossible colonisation pacifique .....	59
Comparaison avec un épisode violent lors du premier voyage de Cook .....	63
La cérémonie de prise de possession des îles : une double performance .....	66
Chapitre 4 : Le nécessaire <i>Supplément</i> de Bougainville .....	71
Conclusion .....	75
Bibliographie.....	i

*À Julien et Ariane, qui me montrent la voie*

## **Remerciements**

Merci à mon directeur, Philippe Despoix, qui en plus de me servir de modèle dans mes recherches, m'a aidé à canaliser mon enthousiasme pour que j'arrive à bon port. Merci également à Nathalie Beaufay et à Livia Monnet pour leurs conseils et leur aide lorsque je me perdais dans les labyrinthes administratifs. Merci à Papillon, à mes parents et à Marielle pour leur soutien dans la dernière ligne droite. Merci enfin à Fiorella, qui m'a accompagné fidèlement jusqu'à la page finale.

Ce mémoire a reçu l'appui financier du Fonds de recherche du Québec – Société et culture (FRQSC) et du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).



# Introduction

À partir des années 1760, la Grande-Bretagne et la France organisent d'imposantes entreprises d'exploration scientifique autour du monde, dans le but d'étendre leur domination politique sur des territoires qu'elles cherchent à mieux contrôler. Face aux nombreux succès anglais de cette période, l'expédition effectuée par Louis-Antoine de Bougainville de 1766 à 1769 représente le plus important contrepoids français. Comme il se devait pour une entreprise de cette envergure, le navigateur a rapidement mis en récit ses exploits, publiant peu après son retour le *Voyage autour du monde*<sup>1</sup>, un ouvrage en deux volumes. Assez largement lu en son temps, ce livre a fait depuis l'objet de nombreuses recherches, qui ont couvert l'essentiel de ses enjeux politiques, littéraires et culturels. Pourtant, certains aspects essentiels du discours de Bougainville et de ses contemporains méritent une nouvelle analyse. Le cosmopolitisme trouble du navigateur, par exemple, a été peu étudié, alors que son ouverture ambiguë vers le reste de l'Europe témoigne d'importantes mutations épistémologiques du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une autre dimension moins explorée par la critique concerne la bataille qui a opposé Bougainville à son traducteur par éditions interposées<sup>2</sup>. Enfin, le séjour aux îles Malouines, raconté au début du *Voyage autour du monde*, a été beaucoup moins commenté que le célèbre épisode tahitien qui ouvre le deuxième volume. Pourtant, cet événement est lié de près à l'affrontement précolonial des grandes puissances européennes et met en jeu des éléments rhétoriques et politiques essentiels pour comprendre la transmission du *Voyage autour du monde*.

Je me propose dans ce mémoire de revenir sur ces zones plus négligées, afin de réévaluer le sens et la portée de l'ouvrage dans son ensemble. Il s'agira en bref de comprendre comment le récit de Bougainville nous a été transmis, par une confrontation des différentes

---

<sup>1</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769*. Paris : Saillant & Nyon, 1771. Dans le chapitre 1, les citations de Bougainville seront toutes extraites de cette première édition, tandis que dans le chapitre 2 je me référerai à la seconde édition, qui contient les réponses de Bougainville à son traducteur.

<sup>2</sup> Un article a été consacré à cette question, et il servira de point de départ au chapitre 2. Il s'agit de Vladimir Kapor. « Translating the Great Maritime Explorations. On Jonathan Reinhold Forster's Translation of Bougainville's *Voyage Autour du Monde* », dans Alison E. Martin et Susan Pickford, éd. *Travel Narratives in Translation, 1750-1830. Nationalism, Ideology and Gender*. New York: Routledge, 2012. p. 93-109.

voix s'élevant autour de lui pour renforcer ou contredire les messages du *Voyage autour du monde*.

Pour procéder à cette réévaluation, il sera nécessaire d'abord de restituer le contexte des voyages à l'époque de Bougainville. L'effervescence qui caractérise alors le paysage viatique pourrait apparaître comme la culmination de près de trois siècles de passion européenne pour la découverte des nouveaux mondes. Or l'engouement pour l'exploration qui semble caractériser les sociétés d'Ancien Régime est loin d'avoir suivi une trajectoire continuellement ascendante qui irait de Christophe Colomb à Bougainville et Cook. Il est bien plutôt le résultat d'une histoire accidentée, faite de progrès, certes, mais aussi de stagnations et de retraits. En effet, la généralisation des grandes expéditions scientifiques qui marque les années 1760 fait suite à de nombreuses décennies de relatif creux, au cours desquelles les gouvernements ont été plus réticents à investir d'importantes ressources dans des explorations longues et coûteuses. Je chercherai donc à déterminer les conditions ayant rendu possibles à la fois l'organisation de déplacements d'une telle ampleur et la consommation massive des récits de ces voyages par les lecteurs de l'époque. Pour les besoins de cette introduction, il me suffira de rappeler succinctement les circonstances personnelles ayant conduit Bougainville aux îles Malouines puis autour du monde.

En 1761, alors qu'il combat encore dans le cadre de la guerre de Sept Ans, Bougainville soumet à Étienne-François de Choiseul, ministre de la Marine, un projet d'expédition visant à former un établissement aux îles Malouines. Il espère que ce premier poste posera les bases de découvertes futures. Le ministre, qui cherche alors à compenser les pertes territoriales de la France, donne son aval au projet, en précisant que Bougainville devra le financer en grande partie lui-même. Le navigateur crée à cet effet la « Compagnie de Saint-Malo » et entreprend plusieurs expéditions à partir de 1763, assurant le développement d'une modeste colonie aux Malouines. Il semble toutefois que Bougainville et Choiseul aient sous-estimé la réaction espagnole à leurs aspirations, et Bougainville doit finalement signer un accord de remise du territoire. En 1766, lorsqu'il entame son voyage autour du monde, sa première mission consiste à se rendre sur place pour transférer officiellement les îles aux Espagnols – la première d'une chaîne de réappropriations qui continuent d'infléchir les débats

politiques et mémoriels en Argentine, et dans une moindre mesure en Grande-Bretagne, jusqu'à aujourd'hui<sup>3</sup>.

Si cette étape malouine est restée bien moins célèbre que l'épisode tahitien survenu quelques mois plus tard, c'est pourtant elle qui donne le ton du voyage. Il est remarquable en effet que la prestigieuse expédition de cet officier de la marine française s'ouvre sur l'abandon d'une colonie qu'il avait lui-même nommée et établie à peine quatre ans auparavant. Une telle situation confirme le déclin de la France dans la bataille symbolique et matérielle qu'elle livre alors aux autres grandes nations, mais il s'agit également d'un échec personnel qui détermine en partie la représentation que Bougainville livre de lui-même en tant que marin et homme de science sérieux, plutôt qu'en aventurier conquérant<sup>4</sup>.

Les succès britanniques ont rendu nécessaire une telle mise en scène positive. En effet, peu après son retour, James Cook termine la première de trois expéditions généreusement financées par le gouvernement britannique, dont même les gazettes françaises reconnaîtront le bilan supérieur<sup>5</sup>. Au cours de ces voyages, Cook aura réussi à confirmer la validité d'une méthode définitive pour le calcul longitudinal<sup>6</sup>, mais aussi à contredire une fois pour toutes la thèse d'un continent austral, tout en contribuant à l'établissement de possessions durables pour son royaume. Les acquis de Bougainville paraissent assez maigres en comparaison. Au plan tant scientifique que commercial, il n'a fait aucune découverte notable, pas plus qu'il n'a permis d'avancée sur la question du continent austral. Pressé par le temps et la disette, il a

---

<sup>3</sup> Les îles Malouines sont situées au large du territoire argentin et font encore l'objet aujourd'hui d'une dispute entre l'Argentine et la Grande-Bretagne. Le gouvernement britannique contrôle en effet ce territoire depuis 1833, sous le nom de Falkland Islands. Or l'Espagne, puis l'Argentine les ont possédées auparavant, sous le nom d'îles Malvinas. Le simple choix de termes lorsqu'on se réfère à ce territoire a donc une valeur politique. À l'époque de Bougainville, déjà, la bataille terminologique était enclenchée, puisque les Britanniques avaient désigné ces îles du nom de Falkland dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Je reviendrai sur ces questions dans le troisième chapitre.

<sup>4</sup> Cette construction d'un personnage est bien entendu liée à d'autres facteurs, dont il sera amplement question dans ce mémoire. Il ne s'agira pas ici de tracer une impossible histoire psychologique de Bougainville, mais plutôt d'utiliser l'échec bien réel de l'épisode malouin comme horizon de lecture pour interpréter la construction littéraire que l'écrivain livre de lui-même.

<sup>5</sup> De 1768 à 1779, James Cook a dirigé trois voyages de découverte pour le compte de la Royal Society of London, dont une bonne partie a eu lieu dans les îles du Pacifique Sud. Il perd la vie lors de la troisième de ces expéditions, tué par des autochtones à Hawaï. Cette mort glorieuse ne fera que solidifier sa légende.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet Philippe Despoix. *Le monde mesuré: dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*. Genève: Droz, 2005, p. 39-72. L'auteur analyse en détail la longue bataille entre savants et techniciens pour l'établissement d'une méthode de calcul longitudinal fiable, sous l'égide de la Royal Society. On y constate que les Britanniques ont investi des ressources dans cette question de manière bien plus systématique que les Français, confirmant que les échecs de Bougainville sont moins personnels qu'institutionnels et financiers.

effectué des séjours trop rapides pour mener à bien des observations prolongées. Il n'a pu se rendre en Chine, une étape pourtant essentielle du voyage d'après les instructions officielles. Enfin, il n'a pas ramené d'épices, alors que les revenus tirés de cette richesse devaient servir à amortir les frais du voyage.

D'après Étienne Taillemite, la cause fondamentale de ces déboires est la mauvaise organisation d'une expédition qui n'avait aucun précédent de telle envergure en France<sup>7</sup>. Il aurait fallu en effet ne pas regrouper deux projets majeurs en une seule mission, puisque la liquidation des Malouines a retardé l'exploration immense qui était prévue par la suite. Par ailleurs, les navires employés n'avaient pas été conçus pour un tel périple. Ces quelques précisions laissent deviner l'importance de l'étape malouine dans l'architecture du récit de Bougainville, et le présent mémoire prendra appui sur ce séjour pour mieux comprendre la transmission et la réception du *Voyage autour du monde*. L'étude se déploiera en trois temps.

Dans le premier chapitre, j'analyserai le contexte politique, historique et épistémologique de ce voyage, en comparant la conception du récit de voyage des années 1760-1770 à celle qui prévalait dans les *arts de voyager* des deux siècles précédents. Pour ce faire, je m'appuierai sur l'ouvrage *L'art de voyager: le déplacement à l'époque classique*<sup>8</sup>, dans lequel Normand Doiron argue qu'une nouvelle manière de représenter le déplacement apparaît à l'âge classique, pour se dissiper peu avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ces écrits (dont le titre, *art de voyager*, indique la fonction didactique), les penseurs de la Renaissance à la Révolution ont prétendu imiter les auteurs antiques, mais ont introduit ce faisant des notions tout à fait originales, selon lesquelles les voyageurs devaient accomplir un parcours précis, guidé par la raison, visant une amélioration des connaissances et des qualités morales.

---

<sup>7</sup> Voir à ce sujet Étienne Taillemite. *Bougainville et ses compagnons autour du monde: 1766-1769, journaux de navigation*. Paris: Imprimerie nationale, 1977, volume 1, p. 96. Après avoir diagnostiqué les échecs de Bougainville ainsi que leurs causes, Taillemite note assez généreusement les quelques réussites concrètes du navigateur. Son voyage aurait notamment permis une modeste avancée des techniques de navigation, en établissant le calcul de la longitude par distances lunaires. Par ailleurs, les 28 mois nécessaires à Bougainville pour effectuer un tel voyage représentaient un vrai progrès par rapport aux navigations des siècles précédents. Bougainville serait en outre le fondateur de l'ethnographie polynésienne, grâce à son commerce avec Aoutourou. Taillemite note enfin que la plus grande réussite de ce voyage est sans doute involontaire : le succès de librairie et l'influence littéraire du navigateur, grâce notamment à sa contribution au puissant mythe des îles du Sud. Tous ces succès sont cependant contestables ou indirects, dans la mesure où aucun d'entre eux ne correspond aux principaux objectifs de départ.

<sup>8</sup> Normand Doiron. *L'art de voyager: le déplacement à l'époque classique*. Sainte-Foy, Québec: Presses de l'Université Laval, 1995.

Il s'agira de voir en quoi le récit de Bougainville a pu obéir à de telles normes et s'en écarter. J'arguerai que son *Voyage autour du monde*, s'il se conforme à certains de ces préceptes plus anciens, est également symptomatique d'une phase plus spécialisée, technique et scientifique de l'histoire des voyages et des récits qui en sont livrés. J'affirmerai en outre que Bougainville opère une synthèse entre élan national et cosmopolitisme qui exprime les tensions inhérentes à l'époque transitoire qui est la sienne.

Dans le deuxième chapitre, j'aborderai la réception britannique du récit de Bougainville et ses conséquences sur le texte et le paratexte français. Plus précisément, j'interrogerai la traduction anglaise du *Voyage autour du monde*, effectuée par Johann Reinhold Forster et diffusée en Grande-Bretagne presque immédiatement après la première édition française<sup>9</sup>, en partant du cadre théorique d'André Lefevere et de Vladimir Kapor selon lequel l'acte de traduire un récit de voyage constitue, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, une domestication et même une colonisation du texte de départ<sup>10</sup>. J'analyserai alors la traduction de Bougainville par Foster, puis la deuxième édition du *Voyage autour du monde*, comme des lieux de négociations pour l'honneur national, mais aussi comme des espaces de querelle entre savants sur des questions de prestige.

Dans le troisième chapitre, je m'intéresserai à l'*Histoire d'un voyage aux îles Malouines* d'Antoine-Joseph Pernety, membre de la première expédition en 1763-1764, afin d'interroger une autre perspective concernant l'épisode malouin<sup>11</sup>. Bien qu'antérieure chronologiquement au récit de Bougainville, cette narration vient en quelque sorte compléter le *Voyage autour du monde*, ou plutôt la manière dont nous l'appréhendons aujourd'hui. On y témoigne en effet d'actions contre la nature et les animaux qui lient cet épisode en apparence pacifique au contexte plus large de la violence précoloniale. En outre, la cérémonie de prise de possession des îles sera analysée en tant que double performance, marquant l'appropriation

---

<sup>9</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world. Performed by order of His Most Christian Majesty, in the years 1766, 1767, 1768, and 1769*. Londres: J. Nourse et T. Davies, 1772.

<sup>10</sup> André Lefevere. « Translation: Its Genealogy in the West », dans Susan Bassnet et André Lefevere, éd. *Translation, History and Culture*. Londres et New York: Pinter Publishers, 1992. Vladimir Kapor. « Translating the Great Maritime Explorations », *op. cit.*

<sup>11</sup> Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines, fait en 1763 & 1764 avec des observations sur le détroit de Magellan, et sur les Patagons*. Paris: Saillant & Nyon, 2 volumes, 1770.

aussi bien symbolique que concrète du territoire, pour un public constitué à la fois des membres de l'expédition et des lecteurs du compte rendu.

Pour conclure, un bref chapitre sera consacré au *Supplément au voyage de Bougainville*, de Denis Diderot<sup>12</sup>. Diderot y comble en effet une lacune essentielle des narrations des grandes expéditions, en tentant de restituer la voix oubliée des populations victimes d'appropriation territoriales et identitaires. Sa reconstruction d'une voix tahitienne est certes imparfaite, car forcément eurocentriste, mais elle offre des pistes encore utiles aujourd'hui dans la perspective d'un dialogue sur la mémoire de la colonisation.

Tout au long de ces développements, je m'intéresserai aux effets rhétoriques déployés par Bougainville et ses contemporains, sans négliger pour autant la matérialité de leurs livres, qui orientent la diffusion du texte. Dans la lignée des travaux de l'histoire du livre, mais aussi des travaux de Gérard Genette<sup>13</sup>, je me servirai du paratexte des éditions originales pour étudier concrètement comment les textes de Bougainville et de ses contemporains ont été lus, diffusés, abordés au XVIII<sup>e</sup> siècle et par la suite.

Cette étude suit en outre une démarche comparatiste, opérant un va-et-vient entre points de vue français et britannique, ainsi qu'entre les diverses perspectives au sein d'un même espace national, afin d'établir les données d'une configuration qui a continué d'influencer la réception du *Voyage autour du monde* jusqu'à aujourd'hui. L'époque de Bougainville est en effet exceptionnelle en ce qu'elle donne lieu à l'établissement de distinctions nouvelles entre des discours scientifiques, littéraires, ou encore philosophiques, au moment même où les frontières nationales sont fluctuantes, et que les rapports de force penchent de plus en plus en faveur de la Grande-Bretagne, au détriment des puissances française et espagnole. J'espère, par une étude de ces quelques figures, montrer un aspect essentiel de la mutation qui a affecté la manière de penser et de narrer les voyages dans les dernières décennies de l'Ancien Régime.

---

<sup>12</sup> Denis Diderot. « Supplément au voyage de Bougainville », dans Jules Assézat, éd. *Œuvres complètes*. Paris: Garnier, 1875.

<sup>13</sup> Je me réfère notamment aux ouvrages suivants : Henri-Jean Martin et Roger Chartier, éd. *Histoire de l'édition française*. Paris: Promodis, 4 volumes, 1982; Gérard Genette. *Seuils*. Paris: Seuil, 2002.

# Chapitre 1 : Un récit de voyage de fin d'Ancien Régime

Pour situer l'expédition et la narration de Bougainville dans leur contexte, il faut renoncer à l'illusion selon laquelle la notion de voyage correspondait à un mode de déplacement uniformément présent depuis les âges anciens, dont on pourrait retracer la généalogie dès l'Antiquité<sup>14</sup>. Comme le montre Normand Doiron dans *L'art de voyager*, il s'agit plutôt d'un concept nettement situé dans le temps, se développant à partir de la Renaissance et s'épanouissant véritablement en France au XVII<sup>e</sup> siècle, avant de s'éclipser vers la fin de l'Ancien Régime<sup>15</sup>. Aussi, lorsque Bougainville publie en 1771 son *Voyage autour du monde*, il obéit encore en partie à des normes établies deux siècles auparavant par les voyageurs et hommes de lettres européens. Dans le même temps, plusieurs éléments de son texte annoncent le passage à une nouvelle conception du voyage. Pour le démontrer, je définirai d'abord la vision classique du déplacement raisonné, avant de souligner les principaux facteurs qui affectent la reconfiguration des voyages et leur représentation à l'époque de Bougainville : l'état encore lacunaire des découvertes et des connaissances du monde et de ses habitants, rendant nécessaire une intensification de l'exploration; le contexte de paix avec la Grande-Bretagne, favorisant la tenue des grandes expéditions; l'expansion du marché de l'édition européen, permettant la diffusion d'ouvrages qui réorientent les critères épistémologiques guidant l'organisation des voyages et leur mise en récit. Ces diverses influences expliquent l'hétérogénéité d'une narration prise entre la volonté d'objectivité scientifique et des préoccupations d'ordre plus esthétique. Plus encore, ce sont les tensions entre son cosmopolitisme de marin et l'expression obligée d'allégeance envers son pays qui m'amèneront à envisager sous un jour nouveau la portée du récit de Bougainville.

---

<sup>14</sup> Voir à ce sujet Roland Le Huenen. « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », dans Marie-Christine Gomez-Géraud, éd. *Les modèles du récit de voyage*. Paris: Centre de recherches du Département de français de Paris X-Nanterre, 1990, p. 11-27. L'auteur fait remonter les origines du récit de voyage aux écrits d'Hérodote et de Xénophon. Sans nier que les écrivains de l'Antiquité aient eux aussi produit des écrits sur leur déplacement, je souscris à l'argument de Normand Doiron, selon lequel le terme de « voyage » désigne un genre littéraire spécifique, ne s'appliquant pas aux déplacements antiques ou médiévaux, mais à une forme de mouvement raisonné, propre à une période s'étendant du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>15</sup> Normand Doiron. *L'art de voyager*, op. cit., p. 5-15.

## La vision classique du voyage

Dans *L'art de voyager*, Normand Doiron avance que le voyage constitue un mode de déplacement spécifique, apparu vers la Renaissance, qui se distingue en de nombreux points de l'errance, du pèlerinage ou encore de la promenade. Puisant ses racines dans les épopées de l'*Odysée* et de l'*Énéide*, ce concept se déploie à l'âge classique selon une signification souvent opposée à celle que les Anciens conféraient aux déplacements de leurs héros. La connotation religieuse des déplacements d'Ulysse et d'Énée, par exemple, a tendance à s'effacer dans les écrits des commentateurs humanistes. Dans l'*Odysée* et l'*Énéide*, en effet, les pérégrinations étaient subies plutôt que choisies et seule une décision des dieux permettait à l'errant d'arriver à bon port. Tout ce que ce dernier pouvait vivre entre-temps était considéré comme une souffrance.

Or les théoriciens du voyage de l'âge humaniste puis classique conservent les figures et même les rituels antiques (cérémonies de départ, d'arrivée, tempête en mer, etc.), mais ils déploient en parallèle une conception de plus en plus profane du déplacement, selon laquelle le voyageur est quasiment un dieu lui-même, reliant toutes les parties du monde et constituant l'univers par son parcours<sup>16</sup>. Contrairement à l'errant antique, au chevalier médiéval ou encore au promeneur moderne, donc, le voyageur sous l'Ancien Régime est celui qui se déplace selon une méthode raisonnée, appliquant systématiquement des préceptes philosophiques en vue de compléter une formation intellectuelle et morale qui lui permettra de revenir chez lui un homme plus complet, capable désormais de contribuer au bien de sa communauté.

Bien entendu, la rupture n'est pas totale entre l'Antiquité et les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Normand Doiron note en effet que les humanistes érudits de la Renaissance et plus généralement les théoriciens du voyage de l'âge classique restent sous l'influence de diverses traditions, notamment celle de l'école stoïcienne, qui faisait d'Ulysse et d'Énée des modèles de vertu. Ils ont tendance en outre à souscrire à la vision stoïcienne du cosmopolitisme, selon laquelle chacun est citoyen du monde plutôt que de son pays<sup>17</sup>. Enfin, ils considèrent comme

---

<sup>16</sup> Normand Doiron. *L'art de voyager*, *op. cit.*, p. 5-15.

<sup>17</sup> D'après Doiron, le cosmopolitisme remplit sous l'Ancien Régime une fonction tout à fait comparable à celle que ce concept occupait dans l'Antiquité, celle de réguler les tensions politiques – Paris occupant désormais la place de Rome comme ville universelle. L'évolution du concept de cosmopolitisme a également des origines chrétiennes, le voyageur moderne étant une version profane du pèlerin.



les anciens que le retour du voyageur demeure une nécessité absolue. On ne voyage pas pour quitter à tout jamais son pays, mais pour acquérir ailleurs ce qu'on ne pouvait apprendre chez soi<sup>18</sup>.

En revanche, le voyage, contrairement à l'errance, peut et doit être agréable. Plus encore, il est foncièrement utile. Loin d'être subi, il devra être recherché par le jeune homme qui y trouvera une école de la vertu et de la prudence permettant le passage définitif à la vie adulte<sup>19</sup>. Ainsi le lieu commun du XVIII<sup>e</sup> siècle qui veut que les voyages forment la jeunesse trouve ses origines dans les réinterprétations par les humanistes des conceptions grecque et latine du déplacement, traduites en termes pédagogiques<sup>20</sup>. Pour que cette amélioration de l'esprit du voyageur ait lieu, cependant, ce dernier ne peut errer – au sens d'erreur et d'errance –, ni même simplement observer le monde et ses coutumes. Il doit les absorber avec méthode, en prenant garde de rejeter les vices tout en accumulant les vertus des contrées qu'il explore. Pour cela, il doit connaître à l'avance le but de son voyage. Il ne se meut pas au hasard, selon la bonne volonté des dieux ou de la fortune, mais suit un plan soigneusement codifié, un véritable art, comme en témoigne la prolifération des *arts de voyager* aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Ces ouvrages prescrivent des règles précises et rejettent toute forme de vagabondage – ce qui représenterait pour eux l'antivoyage absolu<sup>21</sup>.

Les *arts de voyager* insistent en outre sur le pouvoir de l'expérience. L'aporie de ces ouvrages pourrait en effet se résumer ainsi : *pour le monde, contre l'autorité livresque*. L'ancien rapport entre théorie et pratique se trouve ainsi renversé, en faveur d'une expérience associée au péril, et donc au prestige. En ramenant son navire, le marin prouve qu'il a échappé aux dangers et qu'il a acquis un certain savoir qu'il n'aurait jamais pu atteindre en restant

---

<sup>18</sup> Normand Doiron, *L'art de voyager, op. cit.*, p. 5-15.

<sup>19</sup> Ulysse était déjà un modèle de ruse pour les Grecs, mais ce sont les humanistes qui donnent sa dimension définitivement pédagogique au concept de voyage.

<sup>20</sup> L'article « Voyage » de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert, publié à peine un an avant le voyage de Bougainville, insiste sur la valeur éducative des voyages, mais en distinguant les parcours européens, devenus communs pour les riches particuliers, des grandes traversées vers d'autres continents, qui sont de plus en plus institutionnalisées.

<sup>21</sup> Voir Michèle Duchet. *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Paris: Albin Michel, 1995, p. 13-14. L'auteure estime que les récits de voyage jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle ne forment pas un genre scientifique, puisqu'ils sont rédigés par des observateurs aux intérêts d'abord financiers ou politiques, qui demeurent prisonniers de leurs préjugés et écrivent sans ordre ni méthode. Sans être entièrement fautive, cette observation ne tient pas compte de la systématisme des observations accumulées par les voyageurs et théoriciens du voyage aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles.

immobile à lire des livres. Cette rhétorique de l'expérience fait face toutefois au paradoxe de l'écriture, le voyageur étant tenu d'écrire des récits de voyage et donc de composer des livres, qui ne peuvent que fournir une connaissance livresque. L'image du *livre du monde* viendra résoudre en partie cette tension<sup>22</sup>.

C'est ainsi qu'au XVII<sup>e</sup> siècle le récit de voyage devient un genre littéraire assumant la représentation classique du déplacement dans l'espace. À partir des années 1630, surtout, il va prendre la forme d'une épopée moderne. Le héros devra partir d'un point fixe qui donnera sens au déplacement en instaurant la possibilité et même la nécessité du retour. Mais pourquoi voyager si la sédentarité est la norme? C'est que le mouvement demeure nécessaire pour aller chercher l'entière vérité – laquelle ne saurait se trouver en un lieu unique. On voit bien comment une telle conception peut s'appliquer tout autant aux déplacements physiques qu'à ceux de l'esprit. La tâche du voyageur – comme celle du philosophe – est de trouver une voie qui mette fin aux errances du doute, à partir d'un point certain. En observant le monde et ses nations, le voyageur sera à même de tirer des règles universelles.

Lorsque Bougainville entreprend son voyage autour du monde, il est tributaire de cette tradition qui a fait du voyage un déplacement obéissant à des fins raisonnables, modelé sur une relecture des épopées gréco-romaines. On en trouve de nombreuses traces dans son texte, telles l'insistance sur le caractère utile de son déplacement, l'énumération des objectifs à atteindre, les références à Virgile ou encore l'évacuation des questions religieuses au profit de préoccupations plus profanes. En même temps, Bougainville tente comme ses prédécesseurs d'écarter les accusations de romanesque qui n'ont cessé de s'abattre contre les récits de voyage depuis l'instauration de ce genre, soupçonné de déformer les faits, afin de justifier le déplacement et de stimuler l'intérêt du lecteur par des descriptions agréables. « À beau mentir qui vient de loin », dit-on alors, et tout navigateur-écrivain de la génération de Bougainville est conscient de devoir justifier le caractère véridique de ses observations<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> Normand Doiron. *L'art de voyager*, op. cit., p. 61-86.

<sup>23</sup> Ici encore, l'article « Voyage » de l'*Encyclopédie* est révélateur, puisqu'il dénonce les exagérations et inventions de la plupart des voyageurs. Cette situation reflète bien la critique sceptique des philosophes à l'égard des récits de voyage. Michèle Duchet note dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, op. cit., p. 99-101, que la plupart des relations de voyage au XVIII<sup>e</sup> siècle sont soumises à une critique aux critères plus ou moins rigoureux. La nation du voyageur, par exemple, entrera tout autant en compte que sa compétence ou son

Lorsque Bougainville s'écarte de la conception classique du voyage, c'est moins par originalité personnelle que parce que l'Europe connaît alors d'importants changements dans les méthodes et techniques permettant de voyager, ainsi que dans la configuration du marché de l'édition et même dans les mentalités et représentations collectives. Les sections suivantes viseront à faire ressortir les principaux facteurs ayant bouleversé l'univers mental et physique des voyageurs à l'époque de Bougainville, pour produire un écart de plus en plus prononcé avec le modèle des *arts de voyager*. Je commencerai par l'état des découvertes au moment où Bougainville entreprend son voyage autour du monde.

### **État de la connaissance du monde au moment du voyage de Bougainville**

Peu avant le voyage de Bougainville, la connaissance européenne du monde reste lacunaire. Certes, la plupart des terres ont été découvertes, mais on cherche encore l'élusive *Terra Australis*. Bougainville lui-même est obsédé par cette question qui a préoccupé des générations de savants. Par ailleurs, même les continents relativement connus conservent une aura de mystère, dans la mesure où les centres des terres sont encore relativement peu explorés. Enfin, les contours de certaines zones géographiques restent encore mal définis, comme on le voit dans la première édition de l'ouvrage de Bougainville, où une carte du monde dépliant représente l'itinéraire de l'expédition. On y remarque que le continent australien, désigné du nom de Nouvelle-Hollande, ne bénéficie que d'une vague esquisse<sup>24</sup>.

Si les Européens connaissent encore mal l'intérieur des terres et même certaines côtes, leur ignorance et encore plus grande au sujet des populations qui s'y trouvent, au point que des mythes tels que celui des géants patagons persistent, causant de furieux débats entre savants et marins jusqu'aux années 1770. Bougainville lui-même semblerait résoudre la question, comme l'indique avec humour Denis Diderot dans son « Supplément au voyage de

---

impartialité supposées. Par ailleurs, les lecteurs obéissent à un réseau de sympathies envers certains auteurs, et favoriseront généralement les nouvelles publications. L'idée est qu'en ce siècle éclairé on est mieux équipé que par le passé pour bien observer les peuples étrangers.

<sup>24</sup> C'est à James Cook que l'on doit d'avoir cartographié la côte Est de ce qui allait devenir l'Australie.

Bougainville »<sup>25</sup>. Cependant, il faudra encore quelques années pour qu'un consensus soit définitivement établi sur ce sujet, tant les passions sont vives.

Michèle Duchet note dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières* une autre lacune importante pour les voyageurs de cette époque, à savoir qu'ils ont éprouvé toutes les difficultés du monde à considérer ces peuples inconnus autrement que comme une sorte de négatif de la culture européenne. Face à l'existence des populations des nouveaux mondes, le vieux continent a développé en effet une réflexion qui, tout en prétendant s'intéresser aux autochtones, en a tiré une figure mythique abstraite et universelle – utilisée comme modèle, critique et prétexte pour débattre du statut de l'homme civilisé européen. En d'autres termes, les *sauvages*, tels qu'on les désigne alors, ne sont intéressants qu'en ce qu'ils font avancer le savoir sur l'humanité européenne<sup>26</sup>.

Outre ces considérations anthropologiques, l'absence d'une méthode fiable de calcul de la longitude jusqu'aux années 1770 a posé d'importants risques pour les navires entreprenant de longs voyages, ainsi que pour les finances des gouvernements qui les organisaient. Dans *Le monde mesuré*, Philippe Despoix étudie l'importance qu'a eue la maîtrise longitudinale dans l'élaboration d'un programme de conquête du monde. C'est ce calcul en effet qui a permis de tracer des cartes fiables, essentielles à la sécurité des voyageurs. Par ailleurs, la capacité à situer exactement un territoire permettait en théorie à une nation de s'approprier juridiquement cette terre, au détriment des nations concurrentes. Enfin, le discours de l'exploration maritime au XVIII<sup>e</sup> siècle ayant été fortement influencé par le discours scientifique de l'expérimentation et du laboratoire né avec la pensée de Francis Bacon, le fait de connaître la longitude permettait de répéter l'expérience de la « découverte » et d'en faire un savoir valide, comme pour n'importe quelle expérience scientifique<sup>27</sup>.

---

<sup>25</sup> Denis Diderot. « Supplément au voyage de Bougainville », *op. cit.*, p. 202 : « Ces Patagons dont le capitaine Byron et le docteur Maty ont tant fait de bruit, M. de Bougainville les a vus à la Terre de Feu ; eh bien ! ce sont de bonnes gens qui vous embrassent en criant chaoua, qui sont forts et vigoureux, mais qui n'excèdent pas la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces et qui n'ont d'énorme que leur carrure, la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres. »

<sup>26</sup> Michèle Duchet. *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 10-12.

<sup>27</sup> Philippe Despoix. *Le monde mesuré*, *op. cit.*, p. 19-72. L'auteur développe plus longuement l'originalité de la contribution de Francis Bacon, premier à associer exploration, écriture et imprimé dans sa réflexion sur le savoir. D'après lui, cette quête de l'inconnu qui a tant passionné le XVIII<sup>e</sup> siècle n'est possible précisément que parce

Si l'on porte le regard vers les années 1780, l'ampleur des progrès est frappante : la carte du monde a été achevée, le calcul de la longitude a été clairement établi et tous les éléments ont été mis en place pour le déploiement du programme colonial du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'un des objectifs majeurs aura été de « civiliser » des populations que les Européens ne pouvaient ou ne voulaient pas comprendre. Comment un changement aussi rapide a-t-il pu avoir lieu? Bougainville a-t-il joué un rôle important dans cette maîtrise du monde? Diderot, dans le « Supplément au voyage de Bougainville », semble considérer que c'est le cas. L'un de ses personnages explique en effet que le navigateur français est responsable d'une importante partie des progrès techniques et géographiques ayant apporté une meilleure connaissance du monde et de ses habitants, favorisé la sûreté sur les mers et amélioré la correction des cartes<sup>28</sup>. Or de tels éloges n'ont pas forcément été partagés par ses contemporains, qui ont surtout vu en James Cook le principal responsable des changements majeurs conduisant à la domination physique du monde – par anglomanie certes, mais surtout parce que ses accomplissements étaient bien réels<sup>29</sup>.

Une configuration de facteurs a affecté autant le héros britannique que son homologue français. La paix signée entre les deux pays, par exemple, a favorisé l'exploration massive des continents. Par ailleurs, l'expansion du marché de l'édition européen a permis la diffusion d'ouvrages qui ont fini par contribuer à une réorientation des récits de voyage. Je me propose dans la suite de ce chapitre d'examiner en plus de détail ces importants bouleversements, qui permettront de mieux comprendre l'hybridité du récit de la narration de Bougainville.

---

que l'inconnu avait été instauré au préalable comme objet de savoir légitime. Bref, la conquête méthodique des derniers espaces cachés de la planète est une tâche qui a été rendue possible non seulement par les progrès techniques, mais aussi par une configuration épistémologique propre au XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>28</sup> Denis Diderot. « Supplément au voyage de Bougainville », *op. cit.*, p. 200.

<sup>29</sup> Voir à ce sujet Yasmine Marcil. « The Ambiguous Reception of Bougainville's Voyage Around the World in the French Periodical Press », dans Philippe Despoix et Justus Fetscher, éd. *Cross-Cultural Encounters and Constructions of Knowledge in the 18th and 19th Century: Non-European and European Travel of Exploration in Comparative Perspective*. Kassel: Kassel University Press, 2004, p. 197-218. L'auteure y rapporte que le *Voyage autour du monde* a été accueilli plutôt froidement par la presse française, contrairement aux relations des Britanniques Wallis et Cook. Étienne Taillemite, dans *Bougainville et ses compagnons autour du monde op. cit.*, volume 1, p. 97, note pour sa part que la disgrâce de Choiseul peu après le retour de Bougainville, a accentué la sévérité générale à l'égard du navigateur. Mentionnons enfin l'article de François Moureau, « Le rendez-vous manqué de Bougainville: Du voyage au livre », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, volume 359, 1998. p. 31-63. L'auteur y confirme, grâce à une étude exhaustive des sources journalistiques, que le voyage de Bougainville a rapidement été éclipsé par celui de Cook. J'y reviendrai dans le chapitre 2.

## La paix, condition essentielle des grandes expéditions

De 1757 à 1763, les deux principales puissances européennes ont investi l'essentiel de leurs ressources militaires et financières dans une guerre coûteuse, s'étendant des territoires américains aux Indes orientales. Au cours de cette période, la France n'a organisé aucune expédition d'envergure et il faut sans doute remonter au voyage de La Condamine en Équateur (1735-1743) pour retrouver une expédition française d'assez grande taille.

Bougainville lui-même participe à la guerre de Sept Ans, en tant qu'aide de camp de Montcalm au Québec. James Cook, pour sa part, se trouve du côté des vainqueurs lors de la bataille des plaines d'Abraham. Soldats fidèles en temps de conflit, Cook et Bougainville se révèlent d'exceptionnels navigateurs en temps de paix, grâce à la plus grande ouverture des autorités politiques à ce genre d'entreprise. Dès la fin de la guerre, en effet, l'appétit pour les découvertes commence à croître, comme l'indique Bougainville lui-même dans son *Épître* au roi : « Différentes causes tant intérieures qu'extérieures ont paru suspendre à cet égard le goût & l'activité de la nation. VOTRE MAJESTÉ a voulu profiter du loisir de la paix pour procurer à la Géographie des connoissances utiles à l'humanité<sup>30</sup> ».

D'un point de vue personnel, Bougainville attendait certainement son heure, ce voyage autour du monde ayant fait l'objet d'une longue préparation. Il avait en effet mûri ce projet de longue date avec son frère Jean-Pierre<sup>31</sup>, en attendant que les conditions soient enfin réunies pour son exécution. Or, après la guerre, le ministre Choiseul était disposé à rendre du prestige et des territoires à la France grâce à des expéditions telles que celle proposée par Bougainville. Dans un tel contexte, la paix entre France et Grande-Bretagne a été tout à fait relative, puisqu'elle a marqué le point de départ de la course à la colonisation, qui s'est jouée autant sur les océans que dans les publications relatant les découvertes de chaque nation. Je reviendrai sur la bataille rhétorique de ces deux grandes puissances dans le deuxième chapitre, mais retenons pour le moment que le contexte de paix militaire a favorisé le déploiement

---

<sup>30</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, *Épître*.

<sup>31</sup> Jean-Pierre Bougainville, frère aîné de Louis-Antoine, est mort en 1763. Pour en savoir plus sur les liens entre les deux frères et les effets de leur collaboration sur les projets postérieurs du navigateur, voir Jean-Étienne Martin-Allanic. *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*. Paris: Presses Universitaires de France, 1964, volume 1, chapitres 1 à 5, p. 1-106.

d'expéditions d'une envergure inédite par la France et l'Angleterre, qui se proposaient ainsi d'atteindre des objectifs commerciaux, politiques et scientifiques.

En ce qui concerne l'Espagne, elle connaît au XVIII<sup>e</sup> siècle une période de déclin et de fermeture politique. Les relations de voyage y sont interdites à partir des années 1770, et le grand explorateur espagnol contemporain de Bougainville, Alessandro Malaspina, passera plusieurs années en prison pour avoir froissé les autorités espagnoles lors de son propre voyage dans les territoires sud-américains. Il sera plus amplement question des rapports entre ces trois pays dans le troisième chapitre, mais il est important de noter dès maintenant l'importance de la rivalité entre les trois principales puissances européennes dans le récit de Bougainville, car elle a d'importantes conséquences sur la mise en scène qu'il offre de lui-même.

## **Expansion du marché de l'édition**

Un autre facteur essentiel à prendre en compte dans la modification de la narration des récits de voyage à l'époque de Bougainville est la fièvre de la publication qui saisit l'Europe des Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle, surtout à partir des années 1750<sup>32</sup>. En effet, de Paris à Londres, d'Amsterdam à Genève, des ouvrages de tous types sont publiés, les éditeurs et libraires s'efforçant de bénéficier financièrement de la passion du siècle pour la lecture. Le système des souscriptions, déjà populaire en Grande-Bretagne, se généralise peu à peu en France, favorisant notamment l'essor de publications plus volumineuses. La censure en France est relative, perdant de son efficacité grâce à la politique de tolérance caractérisant généralement les autorités, lorsque celles-ci ne sont pas dans une logique de répression ponctuelle. De toute manière, lorsqu'un livre est interdit en France, les nations frontalières contribuent à en assurer la diffusion, avec la complicité de ces mêmes autorités françaises<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Voir à ce sujet Henri-Jean Martin et Roger Chartier, éd., *Histoire de l'édition française, op. cit.*, volume 2, p. 273-281.

<sup>33</sup> Robert Darnton. *The Business of Enlightenment: A Publishing History of the Encyclopédie, 1775-1800*. Cambridge: Belknap Press of Harvard University Press, 1979. L'auteur offre un exposé détaillé des considérations financières et politiques ayant permis à l'*Encyclopédie* de devenir le plus grand bestseller de l'Ancien Régime. Sans la complicité des autorités, ce livre n'aurait pu jouir d'une diffusion aussi large.

Un tel boom affecte bien entendu les récits de voyage : réunis en recueils ou en compilations, traduits dans les langues rivales, ils permettent aux philosophes et aux voyageurs d'être mieux informés du contexte général des voyages. Toutefois, comme le rappelle Michel Duchet dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, les lecteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle n'ont pas accès à la même information que la nôtre. Certaines missions stratégiques secrètes sont en effet publiées des années après avoir eu lieu, d'autres sont communiquées à un cercle restreint de savants. Par ailleurs, des circuits parallèles se créent et les articles apparaissent en nombre croissant pour satisfaire le goût du public<sup>34</sup>. Quel que soit le moyen de diffusion, les recueils et collections de voyages remplissent une fonction essentielle, en dispensant les lecteurs de bien des recherches, en leur offrant un accès rapide à des voyages anciens et obscurs. Bien entendu, ces recueils peuvent également colporter des rumeurs douteuses. Enfin, même les relations véridiques font face à une critique de plus en plus sévère, tant les deux siècles précédents ont permis d'affiner les réflexions critiques sur les récits de voyage.

En bref, le monde de l'édition à l'époque du voyage de Bougainville réunit tous les éléments pour une diffusion rapide, efficace et étendue de son ouvrage à travers l'Europe. Par ailleurs, Bougainville se nourrit lui-même de la diffusion massive des idées et des ouvrages qui règne alors malgré la censure relative. Grâce aux livres, articles, correspondances privées, il est conscient des objectifs à remplir (découverte de la *Terra Australis*, calcul de la longitude, etc.), mais aussi de la manière dont il doit les atteindre : en écrivant une observation détaillée, précise, en agissant en bref comme un philosophe.

Pour cela, il dispose d'atouts de taille : ancien élève de D'Alembert, auteur d'un traité de calcul intégral, rompu dans les techniques de navigation et de survie grâce à ses campagnes militaires, Bougainville possède toutes les qualités du marin idéal telles que l'ont exprimé les *arts de voyager* : il est un homme d'action, capable de diriger des hommes, et en même temps un homme cultivé et savant, ayant lu aussi bien les recueils de relations de Prévost, de De

---

<sup>34</sup> Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, op. cit., p. 15.



Brosses et d'Anson<sup>35</sup>, que les ouvrages antiques de Virgile ou les romans plus récents, tel le *Télémaque* de Fénelon. Il a également lu les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau et connaît bien les critiques de ce dernier concernant les voyageurs dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* et l'*Émile*. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, Diderot se réjouira qu'un tel observateur ait voyagé en complimentant le caractère de Bougainville : « de la philosophie, du courage, de la véracité; un coup d'œil prompt qui saisit les choses et abrège le temps des observations [...] »<sup>36</sup>.

Ce qui importe en particulier est le basculement épistémologique qui s'opère précisément au moment des années de formation d'hommes tels que Cook et Bougainville, car c'est ce contexte partagé, plus que les expériences individuelles, qui va donner à cet ouvrage son caractère hétéroclite. Parmi les publications majeures qui viennent bouleverser le paysage intellectuel des Lumières vers le milieu du siècle, deux en particulier retiendront mon attention, en raison de leur impact profond aussi bien sur l'organisation physique des voyages que sur leur mise en récit. Il s'agit de l'*Histoire naturelle* et de l'*Encyclopédie*, dont les premiers volumes datent respectivement de 1749 et 1751<sup>37</sup>. À la fois culminations et manifestations éclatantes de tendances de fond du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces livres bousculent vivement plusieurs des conceptions qui avaient régi jusqu'alors les *arts de voyager*<sup>38</sup>.

## **Importance de l'*Encyclopédie* et de l'*Histoire naturelle***

Publiée sous la direction de Jean le Rond D'Alembert, ancien maître de Bougainville, et de Denis Diderot, qui s'intéressera de près au voyage de Bougainville, l'*Encyclopédie*, ou,

---

<sup>35</sup> Le navigateur britannique Georg Anson (1697-1762) a accompli un voyage autour du monde dont la relation a été publiée en 1748. Charles de Brosses (1709-1777) a publié quant à lui l'*Histoire de navigations aux terres australes* pendant la guerre de Sept Ans. Ces deux ouvrages ont influencé Bougainville.

<sup>36</sup> Denis Diderot. « Supplément au voyage de Bougainville », *op. cit.*, p. 218.

<sup>37</sup> Georges Louis Leclerc Buffon. *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*. Paris: Imprimerie royale, 15 volumes, 1750-1767. Denis Diderot et Jean Le Rond D'Alembert, éd. *Encyclopédie, ou, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris: Briasson, 17 volumes, 1751-1765.

<sup>38</sup> Michèle Duchet, dans *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, *op. cit.*, mentionne l'importance de ces deux ouvrages en particulier sur l'anthropologie des Lumières. Je m'intéresserai surtout à leurs conséquences sur la mise en place et la narration des récits de voyage, aussi bien ceux de Bougainville que de ses contemporains tels que Cook.

*Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, est dès son lancement un remarquable succès de librairie, qui confirme la réorganisation du savoir enclenchée depuis déjà quelques décennies, notamment avec la vogue des dictionnaires<sup>39</sup>. Cet ouvrage vient entériner l'idée selon laquelle la connaissance ne vient pas des autorités ou de la tradition, mais des sens et de la raison. Surtout, l'*Encyclopédie* exprime la passion des Lumières pour les sciences et les techniques. Le discours de la science expérimentale, notamment, y occupe une place de choix. Par ailleurs, cet ouvrage confirme la croyance des Lumières en un progrès historique de l'humanité, pouvant être retracé et même classifié de manière rigoureuse et exhaustive.

Une telle conception du savoir – basée à la fois sur une croyance au pouvoir de l'observation empirique et sur une vision de l'histoire selon laquelle l'humanité progresse vers des lendemains meilleurs – va orienter la poétique des récits de voyage de diverses manières. Par exemple, les voyageurs-écrivains de la génération de Bougainville vont délaisser peu à peu les aspirations de croissance personnelle, pour se placer dans une optique qui favorise le recueil précis de données par le voyageur en vue de parfaire le grand tableau des connaissances. Comme le note Philippe Despoix dans *Le monde mesuré* : « Le sens du voyage n'est donc plus donné par sa valeur éducative, comme cela avait été le cas aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, mais par la collecte de nouvelles données en vue de compléter un champ de savoir ouvert sur l'inconnu »<sup>40</sup>. L'organisation pluridisciplinaire et monumentale de l'*Encyclopédie* offre en outre un modèle épistémologique aux nouvelles expéditions, au sens où celles-ci deviennent de grandes entreprises financées par les gouvernements nationaux en vue de remplir des objectifs d'ordre fort divers (astronomiques, anthropologiques, géographiques, coloniaux, etc.).

En bref, il ne suffit plus, dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un voyageur parte se former et rapporte des renseignements issus de contrées lointaines à sa communauté d'origine, pour que son voyage soit considéré comme ayant de la valeur<sup>41</sup>. Les nations commanditaires

---

<sup>39</sup> Voir à ce sujet Pierre Rétat, « L'âge des dictionnaires », dans Henri-Jean Martin et Roger Chartier, éd., *Histoire de l'édition française*, op. cit., volume 2, 1982, p. 186-197.

<sup>40</sup> Philippe Despoix. *Le monde mesuré*, op. cit., p. 75.

<sup>41</sup> Il faut distinguer ici le voyage personnel, de type *Grand tour*, des expéditions gouvernementales de grande ampleur. Cependant, le type de grande expédition scientifique caractéristique du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle

exigent désormais que des spécialistes se joignent à lui, qu'ils soient géographes, astronomes ou encore naturalistes. À partir de là, des réseaux de correspondance se forment entre ces scientifiques-voyageurs et leurs correspondants restés dans les centres de savoir européens.

Une figure emblématique de cette tendance est Georges-Louis Leclerc, comte de Buffon<sup>42</sup>. S'il n'est pas lui-même un voyageur, il est cependant un compilateur très au fait de tout ce qui se publie en matière de récits de voyage, puisque cela lui fournit la matière première de sa science de l'homme, encore en formation. Le premier volume de l'*Histoire naturelle* est publié en 1749, et cet ouvrage va continuer à influencer les écrits des naturalistes, mais aussi des auteurs-navigateurs tels que Bougainville, grâce à la publication régulière de nouveaux volumes jusqu'à la mort de Buffon en 1788.

Sans entrer dans une analyse détaillée de cette publication immense, qui ne concerne pas directement mon propos, notons que l'*Histoire naturelle* valorise comme l'*Encyclopédie* un modèle d'observation visuelle et sélective. Comme l'écrit Michel Foucault dans *Les mots et les choses*, pour l'épistémè classique encore présente au XVIII<sup>e</sup> siècle : « Observer, c'est se contenter de voir. De voir systématiquement peu de choses<sup>43</sup> ». Pour les savants de cette époque, le regard doit donc être épuré, pour filtrer le visible puis transcrire cette information au moyen de la description et de la classification. De plus en plus, la subjectivité est à exclure, aussi bien au moment de voyager que de raconter le voyage.

Une telle conception de ce qui constitue un discours scientifique rigoureux et valide va orienter le discours du narrateur du *Voyage autour du monde*. En même temps, Bougainville ne peut s'extraire de sa culture et de ses lectures d'Ancien Régime, qui sont en conflit avec ce nouveau modèle. C'est ce qui explique qu'il soit comme pris entre deux feux, dès les premières pages de son ouvrage, où il met en scène ses qualités d'observateur objectif, tout en mobilisant aisément un arsenal rhétorique propre aux Belles-lettres. En bref, Bougainville se trouve à la croisée de la tradition plus ancienne des *arts de voyager* – considérant le voyage

---

n'est possible que parce qu'un consensus s'est établi en ce sens. Or cela a moins à voir avec les *arts de voyager* des deux siècles précédents qu'avec la nouvelle configuration épistémologique dont il est question dans ce chapitre.

<sup>42</sup> Buffon est notamment en contact avec Philibert Commerson, présent lors d'une partie du voyage de Bougainville.

<sup>43</sup> Michel Foucault. *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard, 1966. p. 146.

comme un parcours éducatif du livre du monde – et d’un discours scientifique de type nouveau, prétendant à l’observation limitée de faits pouvant être répertoriés à des fins de classification dans le grand tableau des connaissances. De telles influences contradictoires expliquent en large partie la mixité de son écriture. Dans la section qui suit, j’analyserai plus précisément ces tensions, en me concentrant d’abord sur la mise en scène rhétorique que Bougainville offre de lui-même.

### **Une écriture hybride, entre volonté esthétique et scientifique**

On trouve chez Bougainville une première trace des tensions entre la tradition narrative des *arts de voyager* et le discours scientifique des encyclopédistes et naturalistes, dans les énumérations qui ouvrent le récit *Voyage autour du monde*. Par exemple, dès le *Discours préliminaire*, il offre une liste qu’il veut exhaustive des voyages de ses prédécesseurs : « J’ai pensé qu’il seroit à-propos de présenter à la tête de ce récit, l’énumération de tous les voyages exécutés autour du Monde, & des différentes découvertes faites jusqu’à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.<sup>44</sup> » Au risque de provoquer un certain ennui, la liste situe ses efforts particuliers dans le cadre plus large de l’histoire des explorations. Il s’agit bien entendu d’informer le lecteur, mais selon le modèle bien particulier d’organisation de l’information que l’on trouve aussi bien dans l’arbre des connaissances de l’*Encyclopédie* que dans les classifications de Buffon. Cette simple énumération permet ainsi à Bougainville de se présenter d’emblée comme un homme de science rigoureux et méthodique – image qu’il cherchera à maintenir tout au long de l’ouvrage.

De la même manière, le premier chapitre ne s’embarrasse pas d’une narration qui attirerait le lecteur amateur d’aventures ou de belles images romanesques. Il se contente plutôt d’une description assez rapide et technique de ses premiers jours à bord du navire. Après un départ sans rituel le 15 novembre 1766, l’expédition est victime d’une tempête le 17 novembre, révélant l’inadéquation du navire principal *La Boudeuse*. Bougainville doit donc faire relâche à Brest à partir du 21 novembre, et l’écrivain utilise cette première pause dans le

---

<sup>44</sup> Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.* *Discours préliminaire*.

récit pour offrir de nombreux détails expliquant les causes de ce premier accroc ainsi que ses efforts pour remédier à la situation. On apprend par exemple qu'il a réduit la hauteur du mât et a supprimé quelques canons, et il en profite pour ajouter que le navire compte 11 officiers, trois volontaires et 203 matelots, soldats, moussettes et domestiques<sup>45</sup>.

Une telle description est placée à ce stade du récit comme si c'était son lieu naturel. Or il s'agit d'un choix de l'écrivain, d'autant plus évident si l'on compare le texte de l'ouvrage à celui du journal de bord<sup>46</sup>. En effet, dans le journal, qui est destiné à un public de spécialistes, les entrées sont précédées d'une énumération véritablement fastidieuse de toutes les caractéristiques du bateau et des personnes et animaux qui s'y trouvent. La comparaison avec l'ouvrage destiné au public révèle que même les passages très techniques, supposément destinés aux marins, sont en fait largement atténués afin d'attirer tout de même des lecteurs non spécialistes. Les talents de vulgarisateur de Bougainville révèlent du même coup son habileté de conteur. En effet, placée dans un temps mort du voyage et du récit – celui où Bougainville doit attendre trois semaines que son navire puisse repartir de Brest – cette description prend la place de l'ennui et de l'impatience qui ont vraisemblablement pu saisir le navigateur et ses compagnons en se trouvant confrontés à un retard important, avant même d'avoir pu quitter la France. Le lecteur est dispensé de ressentir ce vide, et Bougainville comble un trou narratif avec une description qui révèle sa maîtrise de l'espace narratif.

Si l'on poursuit la lecture, cette efficacité du conteur se confirme. Peu de temps après le départ de Brest, il raconte son passage le long des côtes des îles Salvages<sup>47</sup> et consacre plusieurs pages à expliquer comment il a pu déterminer qu'elles avaient été mal situées sur les cartes<sup>48</sup>. Bien entendu, Bougainville cherche là encore à apporter une information tout à fait utile à ses lecteurs, qui pourra servir aux futurs navigateurs. Il n'en demeure pas moins que d'un point de vue rhétorique ses explications s'étendant sur plusieurs paragraphes lui permettent de se valoriser en tant qu'homme de science et marin compétent.

---

<sup>45</sup> Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>46</sup> Le journal de bord est reproduit intégralement dans Étienne Taillemite. *Bougainville et ses compagnons autour du monde*, *op. cit.*

<sup>47</sup> Actuelles îles Selvagen, situées au large des côtes de l'Afrique du Nord.

<sup>48</sup> Louis-Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p. 21-24.

Dans les premières pages du récit, il affirme que peu de choses notables ont eu lieu avant l'arrivée à Rio de la Plata, mais profite à nouveau du vide pour offrir une nouvelle liste méthodique de ses observations nautiques<sup>49</sup>. En employant ainsi des moments où l'intrigue vient à manquer pour procéder à d'amples classifications taxinomiques, obéissant à une rhétorique de l'observation attentive, Bougainville va bien au-delà des programmes des *arts de voyager*. Il se situe désormais dans une optique plus proche de celle d'ouvrages tels que l'*Encyclopédie*, pour qui une narration agréable est immédiatement suspecte. Nous verrons d'ailleurs dans le troisième chapitre qu'Antoine-Joseph Pernety n'obéit pas à cette logique de l'utilité lorsqu'il raconte la même traversée vers les îles Malouines.

En bref, si Bougainville insiste aussi longuement au début du livre sur son impassibilité et sur son adaptabilité de professionnel aussi bien face aux aléas qu'à l'ennui, c'est qu'il cherche à être pris au sérieux par un lecteur qui a été habitué comme lui à rejeter ce qui se présenterait de manière trop évidente comme de l'amusement ou de l'embellissement. C'est ce qui le pousse notamment à décrire minutieusement les petits problèmes, les erreurs cartographiques, en bref à respecter le programme qu'il se donne dans son *Discours préliminaire*, qui est de livrer un ouvrage aux marins, et non aux amateurs de romans et autres récits d'aventures :

Avant que de le commencer, qu'il me soit permis de prévenir qu'on ne doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amusement : c'est surtout pour les Marins qu'elle est faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe n'offre pas la ressource des voyages de mer faits en temps de guerre, lesquels fournissent des scènes intéressantes pour les gens du monde. Encore si l'habitude d'écrire avoit pu m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond!<sup>50</sup>

Or les techniques d'écriture de Bougainville produisent un effet littéraire, dans la mesure où elles participent à la construction d'un *héros* moderne, qui contrairement aux navigateurs anciens, soupçonnés de romancer leur voyage par des inventions pittoresques, va chercher l'intrigue là où elle se trouve vraiment, c'est-à-dire dans les défaillances internes qui se dressent comme autant d'obstacles que seule l'ingéniosité du navigateur permettra de surmonter. Pour accentuer cet autoportrait flatteur, Bougainville offre en cours de route un

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 16.

aperçu du réseau de connaissances et de compétences nécessaires au navigateur-savant : physique, sciences, navigation, climat, connexions politiques, esprit d'initiative, etc. Un tel *héros* peut certes être victime des circonstances, mais il dispose des qualités nécessaires pour mener à bien la mission qui lui a été confiée. Surtout, il utilise ces qualités non pour son bénéfice personnel, mais pour celui de sa nation. Il en résulte un certain patriotisme présent tout au long de l'*Épître* et du *Discours préliminaire*, en tension toutefois avec une tendance résolument cosmopolite.

### **L'*Épître* au roi, ou la mise en scène d'un cosmopolitisme ambigu**

Le *Voyage autour du monde* représente, on l'a vu, un moment de transition, ou de négociations, entre une conception classique du voyage, et une vision se voulant plus scientifique et spécialisée, déterminée par la reconfiguration épistémologique en cours, telle qu'exprimée par l'*Encyclopédie* et l'*Histoire naturelle*. Or cette première série de tensions se double d'une opposition peut-être plus fondamentale, cette fois entre l'exaltation du sentiment national et un cosmopolitisme aux racines déjà anciennes<sup>51</sup>. L'*Épître* au roi qui ouvre le premier volume de l'ouvrage est emblématique de cette dissonance. Pourtant, à première vue, elle ne se démarque pas d'épîtres plus anciennes, en s'adressant de manière conventionnelle au roi, représentant politique du pays dont dépendent la tenue du voyage et son succès :

Le Voyage dont je vais rendre compte est le premier de cette espece entrepris par les François & exécuté par les Vaisseaux de VOTRE MAJESTÉ. Le monde entier lui devait déjà la connaissance de la figure de la terre. Ceux de vos Sujets à qui cette importante découverte étoit confiée, choisis entre les plus illustres Savans François, avoient déterminé les dimensions du globe.<sup>52</sup>

Flattant comme il se doit les autorités politiques, et évacuant les références religieuses, Bougainville confirme qu'il n'agit pas pour son propre compte, mais pour celui de son pays.

---

<sup>51</sup> Le patriotisme professé par Bougainville dans son *Épître* est inévitable pour un auteur-navigateur de son époque, quels que soient ses sentiments réels sur la question. C'est cependant l'interaction de cette expression patriotique avec des sentiments et idées plus axés vers le cosmopolitisme qui semble particulièrement intéressante. Pour une explication des racines anciennes du cosmopolitisme, voir Normand Doiron. *L'art de voyager*, *op. cit.*, p. 7-14.

<sup>52</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, *Épître*.

Contrairement aux simples particuliers effectuant un tour d'Europe, il ne cherche pas par ce voyage à parfaire son parcours spirituel. Les leçons du déplacement, quelles qu'elles soient, ne lui sont pas destinées personnellement, et s'il se déplace c'est avant tout pour la gloire politique et le succès commercial de la France. L'écrit qu'il livre est une manière de rendre compte des résultats de l'expédition que le roi a consenti à le laisser entreprendre. Le retour qui importe n'est pas tant celui du voyageur que celui sur l'investissement qui a été placé en lui.

Bien que la défense de la nation soit un trait rhétorique obligé de l'*Épître*, ce bref texte contient également une thématique plus cosmopolite, reflétée notamment dans des expressions ayant trait au savoir universel, telles « connaissance de la figure de la terre », « illustres Savans » ou encore « des connaissances utiles à l'humanité »<sup>53</sup>. Surtout, Bougainville évoque ses prédécesseurs étrangers, rendant hommage aux « prodiges de courage & de succès qui appartiennent sans contestation aux Espagnols & aux Portugais<sup>54</sup> ». Il inscrit ainsi ses efforts dans le contexte plus large des découvertes européennes. En évoquant notamment l'explorateur Fernand de Magellan, il affirme que, « malgré le sort qui le priva du plaisir de ramener son vaisseau à Séville d'où il était parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe<sup>55</sup> ». On peut voir dans cette phrase toute l'ambivalence de la figure du voyageur cosmopolite, tel que l'ont conçu d'abord les stoïciens puis les humanistes. Ce dernier est en effet un citoyen du monde, c'est-à-dire de nulle part, qui aspire constamment à un éventuel retour au foyer. Sa souffrance, certes, n'est pas tout à fait de la même ampleur que celle de l'errant Ulysse, mais il semble bien que le voyage sous l'Ancien Régime soit hanté par la crainte d'une disparition définitive. Comme le note Normand Doiron, toujours dans *L'art de voyager* :

Le départ provoque une disparition, tout au moins provisoire. Les actes rituels tentent clairement d'exorciser la menace d'une séparation qui fût définitive, qui fît que le voyageur ne reviendrait plus. Ils cherchent à protéger le voyageur, mais aussi l'ensemble de la société qui est à la limite elle-même menacée d'extinction par le départ de ses membres<sup>56</sup>.

---

<sup>53</sup> *Ibid.*

<sup>54</sup> *Ibid.*

<sup>55</sup> *Ibid.*

<sup>56</sup> Normand Doiron. *L'art de voyager, op. cit.*, p. 153.



Cette menace a justement été actualisée par Magellan, mort aux Philippines avant de pouvoir revenir. Plus tard, ce sera au tour de James Cook de perdre la vie à Hawaï, avant que Jean François de La Pérouse ne périsse à Vanikoro. Le risque de rupture entre le voyageur et son foyer d'attache est donc bien réel, ce qui n'empêche pas Bougainville de constater que Magellan a été couronné de gloire dans la mémoire de ses semblables. Il existerait une récompense au-delà de la mort, mais aussi des frontières nationales, pour des voyageurs qui tombent au combat lors d'une bataille périlleuse, mais nécessaire entre l'homme et les éléments.

Malgré ses références patriotiques, l'*Épître* exprime en même temps une aspiration cosmopolite, selon laquelle une figure comme celle de Magellan peut apparaître comme celle d'un héros européen, que tous les navigateurs subséquents sont en droit d'admirer et de suivre, quel que soit leur port d'attache. Il faut dire que dès les débuts de la période des grandes découvertes les expéditions autour du monde ont été une affaire européenne : Magellan lui-même est né au Portugal, bien qu'il ait effectué ses expéditions pour le compte de la couronne espagnole. Christophe Colomb avant lui travaillait déjà pour l'Espagne, mais était italien. Quant à Bougainville, il a bien connu les cours européennes, notamment celles d'Espagne et d'Angleterre, où il a séjourné avant d'effectuer sa circumnavigation. Il est à la fois héritier des époques précédentes et résolument de son temps. Le siècle des Lumières est en effet le théâtre de dialogues incessants au sein d'une communauté des savants qui se conçoit comme dépassant les frontières. Grimm, Voltaire, Hume ou encore Rousseau sont quelques-unes des personnalités entretenant des rapports amicaux et professionnels, dans l'optique d'un cosmopolitisme scientifique – rêve de la Renaissance, réalisé avec une intensité inédite dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce caractère transeuropéen de la pensée vaut bien entendu pour les voyageurs, comme le confirme encore ce passage de l'*Épître* : « Encouragés par son exemple, des Navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres & enrichirent l'Europe en l'éclairant<sup>57</sup> ». On trouve là à la fois le discours classique de l'enrichissement, et celui plus contemporain de l'éclairage des Lumières.

---

<sup>57</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, *Épître*.

Il ne faudrait pas voir cependant dans cette *Épître* un moment de balancement définitif en faveur du cosmopolitisme. En effet, Bougainville ne s'écarte jamais tout à fait de la dimension patriotique, comme en témoigne ce type de remarque : « Mais cette espece de primauté & d'aînesse en matiere de découvertes, n'empêche pas les Navigateurs François de revendiquer avec justice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pénibles entreprises<sup>58</sup> ». On voit là qu'il est important pour Bougainville que la France se place, non seulement pour son honneur, mais aussi parce que le pays a des aspirations coloniales et commerciales qu'il doit justifier idéologiquement pour mieux les défendre par les armes, si nécessaire.

Pourtant, au moment où il écrit, l'appétit pour la guerre est sans doute bien moins important que celui pour la paix. On se rappellera que Bougainville et Cook ont chacun eu une expérience directe et prolongée de la guerre de Sept Ans en tant que combattants au Canada. On peut penser en outre que si ces soldats sont évidemment prêts à défendre leur pays en cas de conflit armé, ils n'en aspirent pas moins à une paix propice aux voyages de découverte. Les guerres enfin terminées, la France comme la Grande-Bretagne peuvent envisager d'entrer dans une entreprise collective, à la fois nationale et européenne d'amélioration de la « Géographie »<sup>59</sup> – qui, plus qu'une discipline, représente ici un véritable idéal. On passe donc des intérêts purement nationaux, prioritaires en temps de conflit, aux intérêts fondamentaux de l'humanité, tels que les conçoivent les hommes de cette époque, consistant à compléter l'exploration du monde. Les nations européennes restent en compétition, certes, mais de manière plus commerciale que guerrière désormais<sup>60</sup>. Cette sorte de *guerre froide* est parfaitement reflétée dans le court texte de l'*Épître*, avec sa tension entre un cosmopolitisme européen et une soumission obligée au roi et à la nation<sup>61</sup>.

---

<sup>58</sup> *Ibid.*

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> Il ne s'agit pas d'atténuer ici le caractère violent de la colonisation ni de prétendre que c'en est fini en 1763 des conflits armés entre France et Grande-Bretagne. Cependant, la rivalité de ces deux nations va de plus en plus prendre la forme d'une *guerre froide*, où les plus grandes violences ne sont plus commises l'un envers l'autre, mais redirigées vers les peuples à coloniser. C'est dans un tel espace que pourra se déployer au XIX<sup>e</sup> siècle une version du cosmopolitisme qui exclut explicitement toute la partie de l'humanité non *blanche*.

<sup>61</sup> Dans le chapitre 2, nous verrons que la comparaison du texte de Bougainville avec la traduction de Forster révèle un net écart entre la Grande-Bretagne et la France en ce qui concerne les conventions rhétoriques

## Premières conclusions

J'ai tenté d'analyser dans ce premier chapitre l'hybridité du discours de Bougainville dans le *Voyage autour du monde*. Pour synthétiser les différents éléments vus jusqu'à maintenant (prétentions scientifiques, talents de conteur, cosmopolitisme, patriotisme), il peut être utile de noter un dernier facteur, qui est l'institutionnalisation des récits de voyage caractéristique de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, aussi bien en France qu'en Grande-Bretagne. Le *Voyage autour du monde* est publié, on l'a dit, à un moment où les expéditions de découverte sont des entreprises nationales, visant des buts économiques et politiques précis. L'atteinte de ces objectifs est possible en raison des changements épistémologiques et éditoriaux en cours, ainsi que des conditions de paix, mais aussi en raison de la présence d'un appareil administratif mis en place dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle pour encadrer les voyages de la Marine et en évaluer les résultats tangibles.

Bougainville n'écrit pas par simple plaisir. Comme chaque membre important d'une expédition de la marine – capitaine, naturaliste, etc. –, il est dans l'obligation de tenir un journal de bord qui pourra être confronté par la suite aux journaux officiels des autres spécialistes. L'expérience personnelle de chacun est donc rigoureusement contrôlée par l'institution maritime, pour acquérir le ton plus dépersonnalisé d'une expérience de laboratoire<sup>62</sup>. De ce point de vue, la traditionnelle profession d'authenticité offerte par le navigateur dans son *Discours préliminaire* peut prendre un sens nouveau. En prétendant écrire mal pour mieux dire vrai (« Encore si l'habitude d'écrire avoit pû m'apprendre à sauver par la forme une partie de la sécheresse du fond! »<sup>63</sup>), il reprend l'un des lieux communs des *arts de voyager*, opposant l'authenticité du marin aux artifices de l'écrivain. Cependant, la reprise de ce cliché peut également servir à la construction d'une figure plus nouvelle : celle du voyageur désintéressé, mû moins par des intérêts d'éducation et de découverte personnelle que par un discours de l'observation scientifique dont il n'est que l'une des modestes parties.

---

d'allégeance envers le souverain. Dans un cas comme dans l'autre, cependant, cosmopolitisme et patriotisme sont en tension continue.

<sup>62</sup> Philippe Despoix. *Le monde mesuré*, op. cit., p. 86.

<sup>63</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, op. cit., p. 16.

Lorsqu'il insiste sur son identité de voyageur et marin qui écrit mal, Bougainville s'inscrit au sein d'une communauté européenne à laquelle appartiennent ses rivaux, les Forster, Cook et Malaspina. Parmi ses nombreuses identités et appartenances potentielles – noble, soldat, français, européen, honnête homme, philosophe, etc. –, c'est précisément celle du marin sur laquelle il revient, car elle est paradoxalement la plus à même de lui conférer une place de choix dans le paysage savant européen. En ce sens, il reste donc proche des traditions pédagogiques des *arts de voyager* – qui ont élevé les marins au rang d'hommes de science, grâce à leur contact direct avec le livre du monde –, mais il suit également de nouveaux critères de valorisation de l'authenticité de l'observation et de la narration, ceux de l'*Encyclopédie* et de l'*Histoire naturelle*, notamment.

Par ailleurs, les tensions entre patriotisme et cosmopolitisme trouvent peut-être une résolution dans cette figure du marin, personnage dont la loyauté est envers sa nation, certes, mais sans doute aussi envers ce territoire « cosmopolite » des océans et des mers, et surtout envers une communauté de savants sans frontières. Quand bien même cette hypothèse serait vraie, cependant, une telle figure ne pourrait se maintenir que fragilement, tant la question du cosmopolitisme est complexe et problématique pour la société européenne de l'âge des Lumières. Dans *Enlightenment Orpheus*, Vanessa Agnew rapporte cette citation d'un Prussien offensé par l'ignorance d'un Britannique quant aux spécificités de sa contrée : « I am of all Nations, but always a German when Germany is attacked<sup>64</sup> ».

En cette formule se trouve toute l'ambiguïté d'une Europe prise entre le désir d'ouverture et les anciennes velléités qui rongent le continent depuis des siècles. À ce titre, la rhétorique nationale de Bougainville n'est pas ornementale. Elle demeure une étape obligée, ainsi qu'un obstacle encore bien présent, freinant le déploiement d'un cosmopolitisme qui effacerait les frontières. Nous allons voir dans le chapitre suivant à quel point la bataille a pu être âpre dans les différentes éditions de Bougainville et de son traducteur, et je tenterai de voir si elle exprime davantage une lutte des nationalismes ou plutôt un affrontement cosmopolite entre savants dévoués à l'avancement des connaissances humaines.

---

<sup>64</sup> Vanessa Agnew. *Enlightenment Orpheus: The Power of Music in Other Worlds*. New York: Oxford University Press, 2008, p. 18.

## **Chapitre 2 : La compétition entre la traduction et la deuxième édition**

Lorsqu'il publie en 1771 l'ouvrage rendant compte au public de son voyage autour du monde, Bougainville entre sans le savoir dans une bataille aux implications tout autant politiques que littéraires. En effet, la traduction anglaise de son ouvrage contient des remarques très critiques de la part de Johann Reinhold Forster, ce dernier ne se contentant pas de reproduire le texte français, mais prétendant corriger les erreurs de Bougainville et minimiser les découvertes de la France. Or le succès de la première édition française va amener le navigateur à publier une seconde édition, dès 1772, dans laquelle il répliquera aux attaques de son traducteur. À la suite de cette bataille furtive, mais intense, il n'y aura pas de troisième édition ni de nouvelle traduction vers l'anglais. Cependant, les textes et paratextes qui restent de cet affrontement indiquent que ses conséquences ont été durables. En effet, en moins de deux ans, Bougainville et Forster ont synthétisé les nouvelles conditions du conflit opposant désormais la France et la Grande-Bretagne. En même temps, ils agissent pour leur propre compte, en cherchant par ces éditions à renforcer leur autorité personnelle dans le monde savant européen.

J'ai cherché à montrer dans le premier volet de ce mémoire toute la complexité de l'écriture de Bougainville. Ce deuxième chapitre visera à préciser le tableau de cette hybridité, en mêlant à la voix de Bougainville celle de son traducteur. Pour ce faire, je commencerai par présenter J. R. Forster et les circonstances qui l'ont amené à traduire le récit de Bougainville. Puis je soulignerai le contexte général de la traduction dans le monde de l'édition du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, pour m'intéresser ensuite plus spécifiquement à la fonction d'appropriation que vise la traduction de Forster, ainsi qu'aux manifestations d'une telle stratégie dans le paratexte et le texte de l'ouvrage. Je conclurai en analysant la contre-attaque de Bougainville dans sa deuxième édition. Il s'agira tout long de ces développements de préciser en quoi les notes de bas de page, les marges et les préfaces de ces éditions contiennent des discours qui ont pu influencer la transmission du livre de Bougainville.

## **Les Forster : des savants allemands au service de la Grande-Bretagne**

Johann Reinhold Forster est né en octobre 1729 – soit un mois avant Bougainville – dans un territoire qui correspond à la Pologne actuelle, alors sous contrôle du Saint-Empire romain germanique. C'est en 1766, au moment où Bougainville s'embarque sur la Boudeuse, que Forster se rend avec son fils Georg en Angleterre, afin d'y chercher gloire et fortune. Ses activités incluent alors la publication d'articles scientifiques, l'enseignement de cours particuliers et des traductions d'ouvrages savants vers l'anglais, qui lui permettent à la fois de gagner sa vie et d'asseoir sa réputation d'homme de sciences dans son nouveau pays<sup>65</sup>. Lorsque paraît en 1771 le livre de Bougainville, Forster se met immédiatement à le traduire. Peu de sources permettent aujourd'hui de reconstituer les circonstances de cette rédaction, mais il semble qu'elle se soit déroulée avec l'aide de son fils : le jeune Georg se serait chargé de passages purement informatifs, tandis que son père signait les sections plus pointues et controversées<sup>66</sup>. Avant d'analyser les stratégies rhétoriques dont J.R. Forster use pour nuire à Bougainville et ainsi accomplir ses objectifs politiques et scientifiques, je traiterai du contexte de la traduction dans les années 1770, afin d'éclairer les conditions générales encadrant cette publication spécifique. J'ai évoqué l'effervescence du monde de l'édition dans le premier chapitre, mais il s'agit maintenant de comprendre plus précisément les fonctions de la traduction dans la diffusion des idées en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## **La traduction en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle**

Dans le monde de l'édition des années 1770, la traduction joue un rôle de pont entre les différents points d'influence de l'Europe savante, selon des modalités toutefois assez différentes de celles qui régissent cette pratique actuellement. Dans la sphère littéraire, par

---

<sup>65</sup> Sur cette période de sa vie, et notamment ses ennuis financiers, voir Michael E. Hoare. *The tactless philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-98)*. Melbourne: The Hawthorne Press, 1976, p. 58-59.

<sup>66</sup> *Ibid.* Georg n'a alors que 16 ans, mais il fait déjà preuve de remarquables capacités dans les domaines des sciences et des lettres. J.R. s'étant chargé de lui fournir une solide éducation, la réputation du fils finira même par éclipser celle du père.

exemple, le modèle des belles infidèles reste la norme plutôt que l'exception. De plus en plus critiquées à partir des années 1760 – par Diderot et Voltaire notamment –, elles demeurent néanmoins très présentes en France jusqu'au tournant du siècle. Notons cependant que, dans des pays comme l'Allemagne et la Grande-Bretagne, la notion de fidélité à l'original a gagné plus tôt du terrain dans le monde littéraire. Par ailleurs, quelle qu'ait été l'importance des belles infidèles dans l'Europe du dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, elles concernent avant tout la traduction des productions littéraires. Or le *Voyage autour du monde* a été compris à l'époque comme un texte savant, écarté de la fiction et donc des critères de la beauté. Certes, ce statut relève au moins en partie d'une mise en scène littéraire, mais il n'en demeure pas moins que, pour Bougainville et ses lecteurs, le but officiel de ce livre était de transmettre le plus objectivement possible des informations utiles à l'humanité.

Il n'est pas étonnant donc que la traduction de Forster respecte généralement le contenu du texte de départ. Le traducteur lui-même évoque dans son *Épître* un livre qui « *abounds with remarkable events and curious observations; equally instructive to future navigators, and interesting to science in general, and Geography in particular*<sup>67</sup> ». Selon cette logique de l'utilité, le traducteur n'était pas libre de changer le texte pour le rendre plus agréable culturellement ou linguistiquement à ses lecteurs britanniques. La notion de *belle infidèle* sera donc écartée de l'analyse de cette traduction, dans la mesure où l'esthétique n'est pas entrée en ligne de compte – ni pour Bougainville ni pour Forster.

Pourtant, Forster a bel et bien modifié certains passages du texte de départ. Pour être plus exact, ses interventions se situent essentiellement sur le paratexte, que Gérard Genette définit comme les éléments qui se trouvent autour du texte et le renforcent, « comme un nom d'auteur, un titre, une préface, des illustrations [...] qui en tout cas l'entourent et le prolongent, précisément pour le *présenter* »<sup>68</sup>. C'est bien dans la préface et les notes de bas de page qu'apparaissent les interventions les plus marquantes de Forster par rapport au texte de Bougainville. Il semble en outre que celles-ci visent bel et bien à *présenter* le texte selon une certaine optique – non pour des motifs esthétiques, mais pour des raisons politiques, idéologiques et scientifiques, ainsi que pour avancer la carrière de Forster dans le monde des

---

<sup>67</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world*, *op. cit.*, p. iii.

<sup>68</sup> Gérard Genette. *Seuils*, *op. cit.*, p. 7.

sciences<sup>69</sup>. En ce sens, si elle n'est pas à proprement parler une *belle infidèle*, la traduction de Forster obéit tout de même à une intentionnalité et donc à une stratégie visant à produire des effets<sup>70</sup>.

On pourrait objecter que les changements opérés par Forster sont assez anecdotiques, s'ils ont visé en premier lieu à favoriser sa carrière ou à améliorer ses ressources financières. Cependant, étant donné que cette traduction a influencé la réception de Bougainville chez les lecteurs britanniques, mais aussi chez les lecteurs français (Bougainville lui-même s'est cru obligé d'y répondre), ce sont moins les motivations personnelles de Forster qui seront envisagées, que la manière dont il choisit de se placer sur un terrain politique et scientifique. L'analyse de ses stratégies rhétoriques permettra de mieux comprendre en effet la dynamique des relations intereuropéennes d'alors, aussi bien dans les champs politique que scientifique. Je serai ainsi mieux à même d'interpréter la transmission de l'ouvrage de Bougainville dans son ensemble. Pour comprendre adéquatement les stratégies de Forster, je me référerai au cadre théorique établi par André Lefevere et Vladimir Kapor dans des articles consacrés à l'histoire de la traduction à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

## **Forster s'approprie le texte de Bougainville**

Dans son article « Translation : Its Genealogy in the West », André Lefevere affirme qu'avant 1800 le but de la traduction, même scientifique, n'est pas de transmettre une information à un public qui est souvent capable de lire la langue originale, mais plutôt de s'approprier le texte de départ<sup>71</sup>. Selon cette optique, *A voyage round the world* vise un public majoritairement en mesure de lire le français, mais dont l'idéologie et les intérêts politiques divergent de ceux du lectorat visé par Bougainville. Une telle situation est peu étonnante dans une Europe où la plupart des lettrés sont polyglottes et où le français a supplanté le latin

---

<sup>69</sup> On dispose de peu d'informations sur l'édition de ce texte, qui pourraient révéler les intentions de la Royal Society par exemple. L'agent de la stratégie éditoriale est cependant moins important en l'occurrence que la stratégie elle-même, ainsi que ses effets sur la lutte entre auteurs et entre nations.

<sup>70</sup> Pour G. Genette, le paratexte est avant tout fonctionnel c'est-à-dire au service du texte. Il implique donc une stratégie, visant à présenter le texte d'une certaine manière, pour en orienter la lecture. Gérard Genette. *Seuils*, op. cit., p. 17-20.

<sup>71</sup> André Lefevere. « Translation: Its Genealogy in the West », op. cit., p. 16-17.



comme principale langue de communication scientifique et littéraire du continent. L'immense majorité des lecteurs de la traduction rédigée par Forster aurait pu accéder directement à la version de Bougainville, et certains l'ont peut-être effectivement fait. Dès lors, le principal enjeu de cette traduction n'est pas le transfert linguistique, particulièrement lorsque l'on sait que l'ouvrage de Forster a été immédiatement mis en vente à Paris après sa publication londonienne<sup>72</sup>. Si l'on considère avec A. Lefevere que les traductions de cette époque ont avant tout une fonction de domestication, on devinera quelle a pu être l'importance de celle de Forster, publiée précisément lorsque la phase coloniale de la conquête du monde se mettait en place en Europe, particulièrement en France et en Grande-Bretagne.

Il convient à ce titre d'ajouter à la définition de Lefevere une distinction supplémentaire, établie par Vladimir Kapor dans son article « Translating the Great Maritime Explorations ». L'auteur y affirme que l'acte de traduire un récit de voyage constitue, dans le contexte précolonial de Bougainville et de Forster, une double appropriation culturelle : celle du navigateur vis-à-vis des populations indigènes, puis celle du traducteur vis-à-vis du navigateur<sup>73</sup>. À partir de ces prémisses, il soutient que « the ideological inappropriateness of Bougainville's Voyage autour du monde was probably the main incentive for the translation of this text »<sup>74</sup>. Si l'on accepte l'argument de Kapor, il semble bien que le *Voyage autour du monde* de Bougainville représentait, dans le contexte des voyages de Cook, de Byron, ou de Wallis, un événement problématique pour la Grande-Bretagne. Il s'agissait donc pour le traducteur de rectifier les choses, afin que ce récit puisse s'insérer plus harmonieusement dans une histoire des grandes découvertes faisant la part belle aux Britanniques. C'est à partir de cet angle de l'appropriation culturelle et politique que je procéderai à l'analyse des stratégies rhétoriques de la traduction Forster, particulièrement dans la préface<sup>75</sup>.

---

<sup>72</sup> Voir François Moureau. « Le rendez-vous manqué de Bougainville: Du voyage au livre », *op. cit.*, p. 45.

<sup>73</sup> Vladimir Kapor. « Translating the Great Maritime Explorations », *op. cit.*, p. 93-94.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>75</sup> Il sera question à partir du chapitre 3 de l'autre dimension de cette appropriation, à savoir celle, tout à fait physique, des Européens, sur les territoires et populations indigènes.

## Les stratégies rhétoriques de la *Translator's preface*

Le *Voyage autour du monde* de Bougainville suit une organisation assez conventionnelle pour l'époque : *Épître* au roi, suivie d'un *Discours préliminaire*, puis du récit du voyage lui-même, et enfin d'un lexique de vocabulaire tahitien. Or, la traduction de Forster s'écarte de cette structure de base en raison de certains choix du traducteur. Elle commence certes par une *Épître*, écrite par Forster à l'intention du président de la Royal Society. Cependant, il ne s'agit pas d'une traduction, mais d'une création originale du traducteur, dont la mise en scène contraste avec celle de Bougainville. Ce dernier en effet dédie son *Épître* au roi de France, représentant politique suprême du pays. Forster, en revanche, adresse la sienne à un simple citoyen, qui s'avère tout de même être la plus haute autorité scientifique du pays<sup>76</sup>. Au patriotisme de Bougainville, il oppose des flatteries non moins convenues envers son commanditaire, avant d'enchaîner sur une *Translator's preface* parfois polémique.

Si le patriotisme est absent de son *Épître*, Forster se rattrape largement dans sa préface. Pourtant, les premières phrases pourraient laisser espérer un message plus cosmopolite et conciliateur :

Nautical advices and observations are always interesting, from whatever quarter they may happen to come, provided they are communicated by a man of known abilities; and nobody, we think, will question those of Mr. de Bougainville<sup>77</sup>.

Ces compliments à l'encontre de Bougainville ne sont cependant que provisoires et semblent même quelque peu ironiques, puisque c'est Forster lui-même qui va remettre en cause les compétences de Bougainville dès les paragraphes suivants. Une fois la préface lue dans son intégralité, la stratégie du traducteur se révélera : vanter d'abord les talents de Bougainville, pour ensuite l'attaquer systématiquement et se placer lui-même à un niveau plus élevé de la connaissance. Les critiques ainsi dirigées pourront être perçues non comme des actes de mauvaise volonté, mais comme de simples rectifications en vue de rétablir la pleine vérité, utile au lecteur. L'auteur de ces rectifications ne pourra qu'y gagner en prestige.

---

<sup>76</sup> Il s'agit de James West, qui est président de la Royal Society de 1768 à 1772.

<sup>77</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world*, *op. cit.*, p. v.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que le cosmopolitisme de Forster s'avère tout aussi ambigu que celui de Bougainville. Certes, Forster avance l'idée selon laquelle la vérité ne connaît ni nations ni frontières. On pourrait même dire que la traduction du texte de Bougainville constitue en elle-même une reconnaissance concrète de ce fait, puisqu'elle vise à rapporter une vérité, même issue de la plume d'un étranger. Comme chez Bougainville, cependant, le programme cosmopolite des premières phrases est en partie délaissé, et Forster va s'efforcer de donner le beau rôle aux Britanniques dans la suite de sa préface. Dès le paragraphe suivant, par exemple, il attaque la prétention de Bougainville à accorder aux Français une place importante dans l'histoire des expéditions. Convenant que les honneurs passés reviennent aux Espagnols, il réduit les plus récentes expéditions françaises à de simples faire-valoir des découvertes infiniment supérieures des Britanniques :

the rival nation [...] discovered very little; and what they discovered, had partly been seen by English navigators, or some Spanish ones of older date; for the honour of the great discoveries made within two centuries, in those remote areas, is entirely reserved to the British nation, and their spirit and perseverance in conducting this great and interesting event<sup>78</sup>.

La vérité n'a pas de frontière certes, mais il s'agit tout de même pour Forster de rétablir la place de chaque nation dans la découverte du globe. D'après lui, le rôle français est tout à fait superficiel, aussi bien par le passé que dans le présent.

Ses attaques les plus vives, pourtant, sont réservées aux Portugais, avec qui les Britanniques semblent avoir connu des problèmes lors de leur passage sur le continent sud-américain :

The envious and scandalous behaviour of the Portuguese viceroy, at Rio de Janeiro, towards our philosophers, which will forever brand that mean barbarian with indelible ignominy, is confirmed by a similar act of despotic barbarism towards another nation, related in this work<sup>79</sup>.

Le langage ici est particulièrement acrimonieux et permet de relativiser quelque peu les critiques adressées à Bougainville. Si ce dernier est amplement attaqué, en effet, c'est toujours avec politesse – même hypocrite ou ironique –, car la France est considérée comme une nation

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. vi.

<sup>79</sup> *Ibid.*

ennemie, mais tout de même civilisée. Les Portugais, en revanche, sont décrits comme des personnages *barbares, ignobles, despotiques*, qui ont fait le choix de se retirer du concert des nations dignes d'égards. Comme pour renforcer cette idée, Forster revient dans le paragraphe suivant à des critiques plus civiles envers les Français :

The French, who are so remarkable for the gravings with which they ornament their principal publications, will find, that the charts joined to this translation, though reduced to a sixteenth part of the surface of the originals, are, however, infinitely superior to them in point of neatness, convenience, and accuracy<sup>80</sup>.

Ici la critique se situe d'abord sur le plan de l'efficacité de la communication. Les Français sont présentés comme manquant de substance : leurs cartes sont certes impressionnantes, mais somme toute assez inutiles. Forster se propose au contraire de livrer une édition débarrassée de fioritures, avec des cartes qui fonctionnent, tout simplement.

Ce type d'attaque n'a rien de gratuit. Certes, Forster aurait pu mentionner le changement de cartes de manière plus discrète ou élégante, mais, pour un traducteur souhaitant s'approprier le texte de départ, cette stratégie permet d'établir explicitement la supériorité intellectuelle des Britanniques, et implicitement la sienne, non seulement en tant qu'homme de science, mais en tant que vulgarisateur. Forster encourage d'ailleurs les lecteurs français à consulter eux aussi ses cartes supérieures, qui leur permettront de mieux comprendre le voyage de leur navigateur. Il ne s'agit pas là d'une invitation purement rhétorique, puisque, comme on l'a vu, la traduction était disponible à Paris dès 1772, pour un prix atteignant le double de l'édition originale<sup>81</sup>. On voit s'ajouter ici une nouvelle stratégie pour Forster : l'argument commercial, consistant à promettre à ses lecteurs une qualité plus grande en échange d'un prix plus élevé.

Dans la suite de la préface, les attaques se poursuivent à un rythme systématique, Forster lançant dans le paragraphe suivant sa première pique véritablement personnelle contre Bougainville : « Though Mr. De Bougainville is a man of undoubted veracity and abilities, he has, however, in a few instances, been misled by false reports, or prejudiced in favour of his

---

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> François Moureau. « Le rendez-vous manqué de Bougainville », *op. cit.*, p. 45.

nation<sup>82</sup> ». L'ironie n'est pas absente de cette critique, puisque Forster écrit plus loin que les tentatives de Bougainville pour rehausser les accomplissements de sa nation sont tout à son honneur, étant donné que « the love of one's country is, in our opinion, very consistent with common justice and good breeding; qualities which should never be wanting in a philosopher<sup>83</sup> ». Un tel compliment est évidemment à double tranchant : certes, Bougainville est honnête, philosophe, et même compétent jusqu'à un certain degré, mais son principal malheur est de devoir défendre une nation qui ne le mérite pas. L'ironie sert ici à problématiser la question du patriotisme, qui constitue certes une attitude justifiée pour tout homme venant d'une nation civilisée<sup>84</sup>, mais qui ne peut vraiment se conformer aux faits que chez les Britanniques, tant leur supériorité sur les autres peuples est incontestable.

Forster poursuit implacablement sa stratégie tout au long de cette préface, accomplissant ainsi une conquête du texte de départ avant même que celui-ci ne commence véritablement. À ce stade du livre, en effet, le lecteur n'a pas encore lu une seule ligne qui soit de Bougainville. Lorsque la traduction effective commence quelques pages plus loin, les paroles du navigateur français sont désormais fermement encadrées par le soupçon disséminé par son traducteur. Ainsi la préface permet à Forster de présenter le texte de Bougainville dans un cadre acceptable pour les Britanniques : il s'agit d'un récit intéressant, dont on retiendra ce qui peut éventuellement servir à avancer les intérêts coloniaux, scientifiques et commerciaux de la nation anglaise.

Une autre caractéristique de cette appropriation est qu'elle ne se fait pas simplement par l'effacement du texte de Bougainville, mais aussi par une reprise en écho de certains termes et expressions employés par le navigateur dans sa propre *Épître* – que Forster refuse de

---

<sup>82</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world*, op. cit., p. vii. Nous verrons dans la section consacrée à la contre-attaque de Bougainville que c'est précisément à cette remarque que répond Bougainville en premier, dans ses propres notes de bas de page, prouvant une nouvelle fois que la lutte scientifique entre ces deux hommes est également une lutte d'égos. Surtout, dans le cadre d'une traduction qui vise la domestication, les attaques personnelles servent de tremplin pour des critiques plus substantielles concernant la crédibilité scientifique de Bougainville.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. vii-viii.

<sup>84</sup> La France et l'Angleterre sont certainement civilisées si l'on en croit cette préface; l'Espagne l'est aussi, même si elle est en déclin; le Portugal, on l'a dit, est exclu. La critique adressée à chaque nation sera adaptée au degré de civilisation que Forster lui attribue. Les attaques seront plus sophistiquées contre Bougainville. Un silence poli sera observé concernant l'Espagne. La haine des Portugais pourra s'exprimer de manière directe, avec des insultes notamment.

traduire. Ainsi, là où Bougainville parle de « l'Histoire de nos efforts<sup>85</sup> » en évoquant les Français, Forster semble répliquer par « their spirit and perseverance »<sup>86</sup>, à propos de marins britanniques. Bougainville rendait hommage aux « prodiges de courage & de succès qui appartiennent sans contestation aux Espagnols & aux Portugais<sup>87</sup> ». Forster se contentera pour sa part d'évoquer « some Spanish ones of older date<sup>88</sup> », en laissant tomber la référence aux Portugais, qui, on l'a vu, ne sont pas dans les bonnes grâces de la couronne britannique. Tout se passe comme si le traducteur avait sélectionné quelques termes et sentiments d'une *Épître* trop patriotique, pour les détourner vers son propre texte. En ce sens, l'hypothèse de Kapor se trouve vérifiée : il y a effectivement double appropriation, puisque le colonisateur qu'est Bougainville se voit lui-même colonisé jusque dans son langage par Forster.

Ces attaques, en somme, indiquent l'utilité de la traduction pour Forster. Son objectif n'est pas de fournir une reproduction fidèle, mais plutôt de nier la prétention de Bougainville à accorder aux Français un rôle important dans l'histoire des expéditions. Sa mauvaise foi ainsi démontrée, les piques personnelles ont plus de force, et permettent à Forster de se placer comme voix plus crédible. Cette stratégie est particulièrement efficace dans la mesure où les Anglais sont alors bel et bien les maîtres des océans, au terme d'un siècle à sens unique du point de vue diplomatique et militaire (traité d'Utrecht, guerre d'Autriche, Traité de Paris, etc.). Forster ne veut pas cependant que le pays se contente de ces acquis et il lance un appel à une reconfiguration totale des voyages, qui semble annoncer en partie le programme colonial du siècle suivant :

Every true patriot will join in the wish, that our English East India Company, prompted by a noble zeal for the improvement of natural history, and every other useful branch of knowledge, might send a set of men properly acquainted with mathematics, natural history, physic, and other branches of literature, to their vast possessions in the Indies, and every other place where their navigations extend, and enable them to collect all kinds of useful and curious informations; to gather fossils, plants, seeds, and animals, peculiar to these regions ; to observe the manners, customs, learning, and religion of the various nations of the East: to describe their agriculture, manufactures, and commerce; to purchase Hebrew, Persian, Braminic manuscripts [...]<sup>89</sup>.

---

<sup>85</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, *Épître*.

<sup>86</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world*, *op. cit.*, p. vi.

<sup>87</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, *Épître*.

<sup>88</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world*, *op. cit.*, p. vi.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. viii-ix.

Cette liste se poursuit encore pendant plus d'une page, pour conclure par un appel à la conquête des épices. Elle exprime diverses ambitions intellectuelles et commerciales, et se lit comme un véritable manifeste de la part de Forster, sans commune mesure avec les ambitions plus vagues de Bougainville.

Enfin, l'ultime note de bas de page de cette virulente préface est, de manière prévisible, une pique à l'encontre des Français. La seule surprise est la cible choisie, puisqu'il s'agit cette fois d'Aotourou, le Tahitien ramené par Bougainville à Paris au terme de son voyage. Le jeune homme y avait en effet fait fureur pendant quelques mois, et Forster semble vouloir précipiter l'oubli dans lequel il ne manqua pas de tomber : « We have thought proper to omit M. Pereire's discourse on the nature of the language of Taiti, as being a very trifling performance, founded on the imperfect vocabulary, and defective pronunciation of Aotourou<sup>90</sup> ». Selon un schéma désormais familier chez Forster, une information réelle – consistant en l'occurrence à annoncer une omission par rapport au texte original de Bougainville – est l'occasion d'une attaque en apparence mesquine, mais qui touche en fait au cœur de la rivalité franco-britannique. Aotourou, en effet, n'est pas considéré ici en tant qu'être humain, mais plutôt en tant que preuve vivante du droit de conquête de la France sur Tahiti. En soulignant que celui-ci est incapable de bien prononcer les mots, Foster attaque le symbole que les Français ont ramené de Tahiti pour marquer leur prétention à prendre possession de l'île. Il renforce également le message selon lequel les navigateurs français sont moins compétents que leurs homologues britanniques, puisqu'ils ne sont même pas capables de ramener un *sauvage* adéquat<sup>91</sup>.

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. x.

<sup>91</sup> Quelques remarques s'imposent ici. Il ne s'agit pas de faire un procès d'intention à J.R. Forster. Cependant, ce passage semble illustrer que le *sauvage* n'est au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'un outil rhétorique dans la réflexion sur l'homme européen. Forster, qui avait des opinions politiques très progressistes pour son époque, et qui était notamment antiesclavagiste, n'en était pas moins partie prenante du programme colonial britannique. On comprend que tout en respectant théoriquement les droits et même l'humanité d'Aotourou, il ait pu l'utiliser comme simple argument dans sa lutte rhétorique contre Bougainville. Notons par ailleurs que durant le deuxième voyage de Cook, auquel participa Forster, les Britanniques ont eux-mêmes ramené un Polynésien à la cour de Londres. Nommé Omai, il a lui aussi provoqué une sensation aussi vive que brève. L'appropriation symbolique menée par Forster dans sa traduction de Bougainville est devenue littérale lorsque les siens ont ramené leur propre *sauvage*. En effet, Omai pouvait remplacer Aotourou, et ainsi les prétentions britanniques sur Tahiti pouvaient éclipser celles des Français.

En fin de compte, cette préface permet à Forster de se mettre en scène comme savant à la fois sérieux et ironique, qui rappelle Bougainville à ses limites personnelles et nationales. Normalement, cette zone paratextuelle serait le lieu d'une glorification du voyage de ce dernier, mais, dans le cadre d'une appropriation culturelle d'un texte de départ issu de la nation rivale, il est important de réduire et même d'effacer ses accomplissements. Les critiques et omissions volontaires du traducteur permettront ainsi de miner les prétentions scientifiques et coloniales du navigateur. La traduction se présentera finalement comme une version améliorée, permettant au public britannique de s'adonner à une lecture instructive, sans avoir à subir les préjugés nationaux ni les erreurs factuelles de l'auteur d'origine. De ce point de vue, la préface est entièrement réussie. Elle est suivie d'une *Introduction* non moins habile, qui va définitivement mettre à mal les prétentions de Bougainville aux yeux du lectorat britannique, en renforçant les stratégies déjà mises en place par Forster.

### **La traduction du *Discours préliminaire***

Si la préface de Forster semble entamer efficacement l'appropriation culturelle du texte de Bougainville, la traduction du *Discours préliminaire*, intitulée simplement en anglais *Introduction*, poursuit dans la même veine, en utilisant les notes de bas de page pour lancer aussi bien des rectifications scientifiques que des piques contre la France et contre Bougainville. Certes, la traduction de Forster est fidèle à l'original, mais ces notes poursuivent la colonisation symbolique du texte. La première d'entre elles fait référence à un passage de la première édition de Bougainville où ce dernier évoquait la mer du Sud et la mer du Nord<sup>92</sup> :

North Sea signifies here the Atlantic Ocean, and is put in opposition to South Sea; the former taking in the ocean on this side the Magellanic straits, the latter that which is left of them. The appellation, though somewhat improper, by calling the sea about the south pole the North Sea, is however sometimes employed by some writers<sup>93</sup>.

Un tel commentaire paraît banal, presque inutile même. On pourrait se demander en effet pourquoi le traducteur prend la peine d'offrir une telle précision, s'il avoue lui-même qu'il est

---

<sup>92</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p. 5.

<sup>93</sup> Johann Reinhold Forster. *A voyage round the world*, *op. cit.*, p. xiv.



d'usage chez certains écrivains de parler de mer du Nord. En plus de se soucier d'exactitude, Forster continue ici d'assurer son travail de sape méthodique des prétentions coloniales de la nation rivale. En effet, le passage dont il est question fait référence au voyage d'un navigateur britannique, dont Bougainville affirmait dans sa première édition ne pas avoir réussi à confirmer les dires. Ainsi cette remarque montre que Forster n'hésitera pas à intervenir dans des passages qu'il considère comme essentiels, comme lorsque Bougainville laisse entendre une quelconque supériorité des navigateurs français sur leurs homologues britanniques. En l'attaquant ainsi de biais sur la question lexicale, Forster affaiblit du même coup l'argument colonial de Bougainville.

Sa deuxième note de bas de page confirme que sa volonté conflictuelle ne s'est pas amoindrie : « As M. de Bougainville's list of circumnavigators is very imperfect, we will endeavour to give a more compleat one in few words<sup>94</sup> ». La technique là encore reste semblable à ce qui a été vu jusqu'ici : une remarque désobligeante est immédiatement suivie d'une correction savante. Chacune des notes de bas de page apparaissant dans l'*Introduction* obéit d'ailleurs à une même tactique, et je me contenterai d'en résumer rapidement le contenu afin de donner une idée de comment cette stratégie se conjugue dans les détails. Au fil des notes, le lecteur apprend notamment que ce sont les Britanniques qui ont fait le plus d'expéditions autour du monde<sup>95</sup> ; qu'un autre navigateur français a fait le tour du monde avant Bougainville, mais que celui-ci l'a exclu pour s'en réserver les honneurs<sup>96</sup> ; qu'une liste exhaustive de ces voyages existe, et qu'elle a été éditée par un Britannique<sup>97</sup> ; enfin, que le gouvernement français a négligé de récompenser ses marins qui ont pourtant courageusement exploré les océans et territoires lointains pour le compte de la France<sup>98</sup>. C'est d'ailleurs sur cette ultime remarque que se conclut la traduction du *Discours préliminaire*. La France est à nouveau présentée comme une nation manquant de substance, qui voudrait conquérir le monde, mais ne s'en donne pas les moyens matériels ni financiers. La Grande-Bretagne, par contraste, est disposée à récompenser ses aventuriers, de manière pécuniaire plutôt que

---

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. xvii

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. xviii.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. xix.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. xxxv.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. xxvii.

simplement philosophique ou spirituelle. C'est ainsi que l'*Introduction* achève la stratégie lancée dans la *Translator's preface*. Reste à voir comment les prétentions de Forster se matérialisent dans le corps du récit de voyage lui-même.

## Les interventions de Forster dans le corps de l'ouvrage

Lorsque la traduction du récit du voyage commence, Forster continue à utiliser les notes de bas de page pour exprimer ses diverses désapprobations, mais de manière moins fréquente et systématique que dans sa préface et son introduction. En effet, sa traduction entre dans une phase plus informative et *neutre* : le texte ayant été en théorie parfaitement colonisé par le paratexte, il n'est ensuite plus nécessaire de remettre en question chaque détail avancé par Bougainville. Certaines modifications subtiles valent pourtant la peine d'être notées, pour ce qu'elles révèlent de la lutte coloniale dont il a été question.

Un des changements relativement discrets opérés par Forster apparaît dès la première page du récit de voyage, où il apporte la précision suivante : « the Malouines, or Falkland's Islands »<sup>99</sup>. Ainsi, une cinquantaine d'années avant la prise de possession britannique de ces îles (1833), le traducteur commet cette première appropriation terminologique. Il ne s'agit évidemment pas d'un accident, puisqu'à peine une page plus loin il écrit à nouveau « *Isles Malouines*, or Falkland's Islands »<sup>100</sup>, avec cette fois l'appellation française en italiques. On peut penser que le choix de police n'est pas attribuable à Forster lui-même, mais à l'éditeur.

Si on poursuit la lecture, on se rend compte cependant que Forster n'a pas modifié de manière systématique l'appellation des Malouines : ainsi on trouvera parfois le terme de *Malouines* accompagné de celui de *Falkland's* entre parenthèses<sup>101</sup>. Il arrive aussi que *Falkland's* se trouve seul<sup>102</sup>. Dans la majorité des cas, Forster reprend le terme de *Malouines* seul<sup>103</sup>, preuve qu'il ne s'agit pas d'un terme aussi connoté politiquement que par la suite. Sans la surinterpréter, on notera simplement que cette ambiguïté de départ est comme une

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 2, 32, 33, 34, 35, etc.

préfiguration des luttes à venir entre Grande-Bretagne et Espagne (puis Argentine) au sujet du territoire des Malouines.

Un autre passage intéressant se trouve à la fin du chapitre VII, lorsque Forster adresse un de ses rares compliments apparemment sincères à Bougainville, en reconnaissant que, sur la question des Jésuites, le témoignage de Bougainville est fort instructif<sup>104</sup>. Il y joint toutefois un second témoignage dans sa note de bas de page, moins pour discréditer Bougainville, semble-t-il, que pour compléter l'information dont disposera son lecteur. Il s'agit d'ailleurs d'un témoignage français, celui du marquis de Pauw dans les *Recherches sur les Américains*. Par ce genre de référence, Forster montre que, comme Bougainville, il est en mesure de mettre en scène son appartenance à une communauté internationale des savants, dont l'intérêt principal est l'avancement de la vérité. D'ailleurs, dans la suite de l'ouvrage, la plupart des notes de bas de page sont réellement informatives et ne contiennent pas le moindre reproche envers Bougainville. Même lorsque Forster revient à la critique, c'est généralement sur un ton moins vif que dans la *Translator's preface* et l'*Introduction*<sup>105</sup>. Cependant, le mal avait été déjà fait par Forster dans le paratexte. C'est donc logiquement que Bougainville va déployer l'essentiel de ses réponses à cette traduction dans le paratexte de la seconde édition, publiée la même année.

## **La contre-attaque de Bougainville dans les notes de bas de page**

Rien dans l'*Épître* de la seconde édition de Bougainville ne trahit d'abord que les critiques de Forster aient eu un quelconque effet. Ce passage reste identique à celui de la première édition, et pas un mot n'y change de place. Pourtant, le lecteur ayant eu accès à la traduction de Forster ressentira peut-être un certain malaise en relisant les formules employées par Bougainville. Les flatteries conventionnelles qu'il adresse au roi semblent acquérir une qualité outrancière – précisément parce que Forster les a présentées de cette manière. Le

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 118-120.

<sup>105</sup> Voir par exemple *Ibid.*, p. 197. Il est à noter que certaines piques continuent à apparaître de temps à autre, comme celle-ci au début du deuxième volume : « he and most writers of his nation mutilate all foreign names; not only inadvertently, but often on purpose, through mere caprice ». Il est possible que certaines des remarques de Forster soient purement attribuables à la mesquinerie. Pour en savoir plus sur son caractère difficile, voir Michael E. Hoare. *The tactless philosopher, op. cit.*, 1976.

lecteur influencé par la traduction pourra penser en effet que Bougainville fait dans l'hyperbole et l'exagération, en lançant des expressions comme « Le monde entier lui devoit déjà la connaissance de la figure de la terre<sup>106</sup> », ou en signant cette section « le très-humble & très-soumis serviteur & sujet, DE BOUGAINVILLE<sup>107</sup> ». De ce point de vue, la critique de Forster semble avoir fonctionné, puisque la relecture d'un texte qui paraissait relativement anodin au départ acquiert une dimension nouvelle en raison des attaques du traducteur.

Cette expérience n'est cependant possible que par une lecture rétrospective des trois versions du même voyage. Elle ne correspond pas bien entendu à l'expérience des lecteurs contemporains de Bougainville et de Forster. Pourtant, une telle lecture *a posteriori* est utile, car elle donne une idée du potentiel subversif de la traduction de Forster par rapport au texte de départ. Bougainville lui-même semble d'ailleurs l'avoir au moins pressenti, puisqu'après cette *Épître* inchangée vient un nouveau *Discours préliminaire*, où il répond aux critiques de son traducteur. En effet, sa première note de bas de page fait directement mention des interventions de Forster :

M. Forster, Anglois, de la Société Royale, qui a fait à cet Ouvrage l'honneur de le traduire, a accompagné sa traduction de plusieurs notes. Il y relève quelquefois avec fondement des erreurs dans lesquelles je suis tombé, ou des omissions que j'ai faites<sup>108</sup>.

Bien qu'il se réserve comme on le voit un droit de réponse, Bougainville maintient tout de même le rôle de savant qu'il a construit dans sa première édition. Plaçant son ouvrage au premier plan, il choisit de répondre à Forster en se situant sur le terrain de la connaissance. Il oppose d'ailleurs des remarques de substance aux correctifs du traducteur, convenant par exemple que celui-ci a eu raison de compléter la liste des voyages autour du monde antérieurs. En bref, il semble dans un premier temps avoir pour seule ambition de collaborer avec son traducteur à l'établissement de la vérité. Selon une telle logique, lorsque le traducteur aura raison, Bougainville s'accordera avec lui; à l'inverse, quand le traducteur aura tort,

---

<sup>106</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769*. Seconde éd. augmentée. Paris: Saillant & Nyon, 1772, *Épître*.

<sup>107</sup> *Ibid.*, *Épître*.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. xiv-xv.

Bougainville le lui signalera tout aussi honnêtement, comme il le fait effectivement quelques lignes plus loin : « Je dois dire que toutes ses notes ne sont pas également justes<sup>109</sup> ».

Une telle posture ne dure pas cependant, étant donné la virulence des attaques de Forster. Si la bataille des égos n'est pas aussi flagrante chez Bougainville que chez Forster, elle n'en demeure pas moins présente dans cette longue note de bas de page. Bougainville indique par exemple quelques phrases plus loin : « M. Forster ne sait pas que jamais les Voyageurs n'ont rencontré de glaces flottantes dans les environs des îles Malouines<sup>110</sup> ». Il oppose là son expérience réelle de marin qui a été aux Malouines à celle, plus théorique, de Forster, qui semble agir comme les philosophes de cabinet déjà critiqués par Bougainville dans sa première édition<sup>111</sup>. Cependant, on pourrait considérer que là encore il ne fait que s'exprimer comme savant. Or, lorsqu'il aborde la question du patriotisme, toujours dans la même note de bas de page, l'explication se transforme en règlement de comptes :

M. Forster me taxe aussi quelquefois de partialité nationale & de réticences ou d'assertions tendantes à rabattre le mérite ou les droits de ses compatriotes. Assurément mon Traducteur ne me connoît pas. Personne au monde n'estime & ne respecte plus que moi la nation Angloise, sans toutefois en être jaloux; & si j'étois jamais à cet égard en état de suivre les vœux de mon cœur, ce ne seroit point sur des minuties que je voudrois lui rien disputer<sup>112</sup>.

La réponse ici est habile et plutôt retenue, mais elle laisse deviner un certain agacement de la part d'un auteur qui a été sans doute piqué au vif dans son identité de savant cosmopolite patiemment construite dans la première édition. Une telle image n'était d'ailleurs pas forcément fausse, étant donné que Bougainville avait longuement séjourné en Grande-Bretagne avant son voyage autour du monde, et qu'il avait même été invité à y faire partie de la Royal Society – avant Forster lui-même. Pourtant, ce dernier n'a pas tort de lui reprocher une prédisposition favorable envers son propre pays. En plus d'exprimer le patriotisme de convention vu dans l'Épître, Bougainville concluait en effet le *Discours préliminaire* de la première édition en soulignant explicitement la supériorité des marins français :

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. xv.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. xv.

<sup>111</sup> Forster avait séjourné au Canada et se basait sur ce séjour pour asseoir ses critiques. Il n'avait en revanche jamais été aux Malouines, ce que Bougainville n'a pas manqué de souligner.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. xv-xvj.

Je finirai ce discours en rendant justice au courage, au zèle, à la patience invincible des Officiers & équipages de mes deux vaisseaux. Il n'a pas été nécessaire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron<sup>113</sup>.

Concrètement, Bougainville rappelait là que les conditions difficiles de son voyage n'avaient pas empêché son équipage de persévérer dans sa mission. Les Britanniques, en revanche, étaient bien payés pour leurs efforts et Bougainville voyait là la preuve de leur caractère plus mercenaire<sup>114</sup>.

Si Bougainville reste plutôt modéré dans ses réponses, il n'en demeure pas moins que c'est lui qui a jeté la première pierre dans la bataille symbolique avec les Britanniques, dès la première édition. Malgré l'agacement exprimé dans cette première note de bas de page, cependant, il semble avoir voulu mettre fin rapidement à la dispute. Une fois cette mise au point effectuée, en effet, il cesse de se servir du potentiel terrain de combat que constitue le paratexte. De plus, il adopte généralement dans ce nouveau *Discours préliminaire* une rhétorique moins acerbe que celle de Forster. Peut-être cela reflète-t-il une différence de tempérament, mais aussi de statut social entre les deux hommes<sup>115</sup>. Une autre hypothèse est que Bougainville, en tant que noble, ne pouvait s'abaisser à des disputes trop poussées avec une personne d'un rang social inférieur. Néanmoins, aussi bien sur le plan des voyages que du savoir, les deux hommes se trouvaient bel et bien sur un pied d'égalité, et il y a déjà un air de fin d'Ancien Régime avec la voix du simple bourgeois qui s'exprime sur le même plan qu'un noble, puisqu'ils font partie d'une même communauté scientifique.

---

<sup>113</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p. 17-18. Ce passage reste inchangé dans la seconde édition.

<sup>114</sup> Évidemment, un tel argument est à double tranchant, puisqu'il signifie que la couronne britannique est plus intéressée au sort de ses marins que la couronne française. C'est ce que Forster notait lui-même, comme je l'ai souligné p. 41. Ces commentaires de Bougainville, cependant, avaient sans doute autant à voir avec son expérience de marin, responsable de deux embarcations, qu'avec les sentiments patriotiques que Foster lui reproche. Ce dernier n'avait d'ailleurs aucune expérience concrète dans le commandement d'un navire.

<sup>115</sup> Les attaques de Forster sont exagérées également parce qu'il devait mettre en scène son anglomanie, n'étant qu'un immigré récent.

## Les autres interventions de Bougainville

Pour conclure l'analyse de la contre-attaque de Bougainville, je vais examiner les autres messages qu'il adresse à son traducteur, en dehors de la note de bas de page déjà étudiée. Dans le reste du paratexte de l'ouvrage, les marques d'un affrontement avec la Grande-Bretagne sont en effet discrètes, mais présentes. Par exemple, après avoir énuméré les différents voyages autour du monde accomplis avant le sien, Bougainville ajoute les phrases suivantes à son *Discours préliminaire*, non incluses dans l'édition originale :

Depuis notre retour en France & la première édition de cet Ouvrage, des navigateurs Anglois sont revenus d'un nouveau voyage autour du Monde, & ce voyage me paroît être celui des modernes de cette espece où on a fait le plus de découvertes en tous genres [...] <sup>116</sup>.

Il offre ensuite un résumé du voyage en question, effectué par Cook, Solander et Banks. Ce faisant, il maintient encore sa posture de savant désintéressé et va même jusqu'à faire la promotion de l'ouvrage qui rend compte des découvertes britanniques. Plusieurs raisons peuvent expliquer une telle décision. D'abord, elle exprime une probité réelle de savant, qui ne va pas chercher à cacher à ses lecteurs des informations nouvelles et pertinentes; ensuite, elle révèle son statut de membre de la Royal Society qui fait de lui une partie intéressée de cette expédition, quand bien même elle serait issue de la nation rivale; enfin et surtout, une raison tout à fait commerciale et moins flatteuse pour Bougainville le pousse à promouvoir ce livre. En effet, F. Moureau, dans « Le rendez-vous manqué de Bougainville », écrit que les éditeurs de Bougainville ont voulu créer en 1772 un ouvrage combinant le récit de Bougainville à celui du premier voyage de Cook (traduit vers le français). En joignant ainsi les plus récentes sensations dans le monde des découvertes, ils espéraient profiter financièrement de la mode internationale des récits de voyage <sup>117</sup>. C'est d'ailleurs sans doute sur ce plan que le concept de cosmopolitisme peut le mieux s'appliquer à cette époque. Les libraires et éditeurs se laissent en effet guider par l'argent plutôt que par le patriotisme au moment de publier des récits de voyage.

---

<sup>116</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1772, *op. cit.*, p. xxxj-xxxij.

<sup>117</sup> François Moureau. « Le rendez-vous manqué de Bougainville », *op. cit.*, p. 47-48.

Au-delà de ces raisons qui l'ont poussé à mentionner dans son paratexte l'ouvrage britannique à venir, cette inclusion en dit long sur le succès de l'appropriation culturelle tentée par Forster. Tout se passe en effet comme si, prévenu par les attaques de son traducteur, mais aussi par les retentissements dans la presse des exploits de Cook, Bougainville colonisait lui-même son propre texte, pour mieux l'intégrer à une histoire cosmopolite des voyages. Le problème pour lui est que, ce faisant, il tombe dans le piège tendu par son traducteur. En effet, au jeu du cosmopolitisme, les Britanniques ne pouvaient que gagner, étant donné qu'ils acquéraient alors une position hégémonique dans le monde culturel, politique et scientifique européen. Bougainville était le seul Français de son époque à avoir accompli un tel voyage, tandis que les Britanniques continuaient, surtout avec les trois voyages de Cook, à étendre leur présence dans les territoires les plus éloignés.

La période des années 1760-1770 est cruciale, car elle correspond au moment où se met définitivement en place la supériorité britannique. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, les Anglais développeront un empire colonial immense, grâce notamment à la force de leur marine, mais aussi de leurs institutions scientifiques. Les Français, si puissants jusqu'alors, en seront réduits à jouer les seconds rôles. Les éditions examinées portent les traces de ce passage d'une situation de duel entre deux nations à une montée en force de la Grande-Bretagne, et Bougainville semble se rendre complice malgré lui de ce changement monumental, en intégrant à sa seconde édition les marques de la prise de pouvoir des Britanniques.

### **Quelques effets à long terme de cette lutte**

On peut se demander, près de 250 ans plus tard, quels sont les effets de ce combat très vif sur la réception actuelle de Bougainville. Il est certain que la voix du navigateur français a été délégitimée d'un point de vue scientifique au fil du temps, en raison notamment des qualités littéraires exprimées dans son passage tahitien. Forster, pour sa part, a gagné en prestige scientifique, grâce au voyage effectué avec Cook peu après. De ce point de vue, la traduction anglaise aura eu un effet notable, celui d'assurer à son auteur une avancée dans sa carrière, tandis que la version française aura eu une réception tout à fait opposée à la volonté affichée de Bougainville : il s'agit désormais d'une œuvre que l'on trouve couramment en format de poche dans la section littéraire des librairies. La lutte par éditions interposées présente donc



des victoires de part et d'autre : Forster semble avoir réussi son entreprise de domestication aussi bien personnelle que nationale, son destin et celui de sa nation d'adoption ayant suivi une courbe ascendante. Quant à Bougainville il prouve qu'au sein d'un marché européen de l'édition en pleine expansion, l'une des qualités essentielles d'un bon auteur – et voyageur – est de savoir répondre rapidement et avec efficacité aux critiques et aux prétentions de rivaux issus des autres pays, au premier plan desquels peut se trouver son propre traducteur. Il ne peut cependant éviter de participer lui-même à l'appropriation de son texte par la nation britannique.

Aujourd'hui que Forster est considéré comme un grand homme de science, et Bougainville comme un important écrivain et explorateur, la critique du livre de Bougainville par Forster se révèle finalement assez éphémère, malgré sa force rhétorique. En effet, plus personne, à part les historiens des idées, ne s'intéresse à la bataille des préfaces et des notes entre ces deux individus, et la réception du *Voyage autour du monde* a été déterminée de manière bien plus radicale aux yeux du grand public par tout un discours autour de l'imaginaire tahitien. Néanmoins, l'importance de cet affrontement n'est pas à négliger pour ce qu'il enseigne de la lutte culturelle, idéologique et scientifique entre deux hommes et deux grandes puissances du XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, l'examen croisé des éditions de Bougainville et de Forster aura permis de cerner certains enjeux clefs de l'affrontement entre mémoires nationales, prétentions coloniales et scientifiques, patriotismes et cosmopolitismes ambigus.

Pour préciser encore ce tableau, je vais traiter d'une autre dimension de la transmission du récit de Bougainville : le compte rendu de sa première expédition aux îles Malouines, qui précède de quelques années son voyage autour du monde. Provenant de son compatriote et ami Antoine-Joseph Pernety, ce témoignage supplémentaire permet de soulever des enjeux aussi bien rhétoriques que politiques nouveaux. En confrontant les écrits de dom Pernety et de Bougainville sur l'étape malouine, dans les journaux de bord et les diverses éditions, j'espère souligner l'importance de cet épisode dans l'architecture du récit dans son ensemble.

## Chapitre 3 : L'épisode des Malouines comme symptôme de la violence précoloniale

Je partirai dans ce chapitre du témoignage d'Antoine-Joseph Pernety, qui a publié en 1769-1770 le compte rendu de la première expédition de Bougainville aux îles Malouines. Son *Histoire d'un voyage aux isles Malouines* est en effet une source indispensable pour comprendre l'importance aussi bien géopolitique que littéraire de l'épisode malouin – qui est le point de départ du voyage autour du monde de Bougainville, ainsi que son centre névralgique.

Voici tout d'abord un rapide résumé des événements et des publications dont il sera ici question : en 1763, Bougainville s'embarque pour les Malouines avec Pernety, afin d'y former un établissement qui vise à terme à assurer la conquête des terres australes<sup>118</sup>. Bougainville reviendra aux Malouines au cours des mois suivants pour constater les progrès de la colonie, avant d'entreprendre sa grande circumnavigation à partir de 1766 – qui commence, on l'a dit, par la remise officielle de ces îles aux autorités espagnoles<sup>119</sup>. Les éditions d'ouvrages rendant compte de ces expéditions sont au nombre de six, si l'on compte les traductions vers l'anglais. Pernety fait publier son compte rendu en 1769, puis à nouveau en 1770. Pour Bougainville, on l'a vu, la parution a lieu en 1771, puis en 1772. Les traductions anglaises paraissent en 1771 pour Pernety et en 1772 pour Bougainville. Il est donc largement question à Paris et à Londres de ces deux voyages pendant une période de quatre ans – signe de l'intensité de la compétition précoloniale entre la France et la Grande-Bretagne au cours de la décennie suivant la fin de la guerre de Sept Ans, ainsi que de la popularité des récits de voyage au sein du marché de l'édition.

Le récit de Pernety me fournira l'occasion de poursuivre l'analyse de la mise en scène rhétorique déjà entreprise pour Forster et Bougainville dans les deux premiers chapitres. Je

---

<sup>118</sup> Jean-Étienne Martin-Allanic. *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*, *op. cit.*, volume 1, chapitres 1 et 2, p. 1-47.

<sup>119</sup> Bougainville donne sa propre perspective sur les Malouines dans les quatre premiers chapitres de son ouvrage. Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p. 19-73.

soulignera les aspirations romanesques de son écriture, en opposition avec la volonté plus scientifique de Bougainville. Je montrerai également que son appel à une conquête pacifique est en tension avec la violence qui accompagne nécessairement l'appropriation d'un territoire malouin pourtant inhabité. Malgré l'agrément de son style et la positivité de son message, en effet, Pernety témoigne involontairement d'une violence précoloniale qui préfigure la mise en place systématique de la violence du siècle suivant.

Pour rétablir le contexte de l'*Histoire d'un voyage aux isles Malouines*, je commencerai par présenter Pernety, puis j'évoquerai les circonstances entourant la publication de son ouvrage. Je m'intéresserai ensuite à la mise en scène qu'il offre de lui-même – oscillant comme chez Forster et Bougainville entre patriotisme et cosmopolitisme, avec une préférence affirmée pour la paix. Son idéal de colonisation pacifique se heurte cependant à des réalités contradictoires. La violence constitue en effet une partie inévitable du processus colonial, même lorsqu'elle vise une terre sans habitants. Pour appuyer cet argument, je me référerai à ses passages sur les destructions de la faune et de la flore, puis j'effectuerai une digression visant à confronter le récit de Pernety à celui de William Monkouse, médecin du navire de la première expédition de Cook dans les mers du Sud. La comparaison des différentes perspectives nationales me permettra ainsi de souligner la violence commune aux différentes prises de contrôle territoriales des années 1760-1770 – qu'elles se dirigent contre les hommes, la nature ou les animaux. J'aborderai également l'appropriation décrite par Pernety depuis un autre angle, en me servant du concept de performance de Paul Zumthor<sup>120</sup>, pour analyser la cérémonie de prise de possession des îles Malouines. Il s'agira en fin de compte de montrer que la mise en récit du voyage de Bougainville, sous sa propre plume ou celle d'un contemporain, participe directement à la violence inhérente de l'entreprise précoloniale dont chaque explorateur, auteur et lecteur est partie prenante.

---

<sup>120</sup> Paul Zumthor. *Performance, réception, lecture*, Longueuil, Le Préambule, 1990.

## Dom Pernety, l'anti-Bougainville

Antoine-Joseph Pernety, dit dom Pernety, a participé à la première expédition de Bougainville aux îles Malouines en tant qu'aumônier et naturaliste. Il ne s'agit pas pourtant pas là du point culminant de la vie de cet homme aux talents et intérêts multiples. Tour à tour bénédictin, érudit, alchimiste, il souscrit à l'hermétisme alors en vogue dans certains cercles à la fin de l'Ancien Régime<sup>121</sup>. C'est pourquoi après le séjour aux Malouines, il va quitter l'ordre des Bénédictins pour fonder une académie alchimique à Avignon. Il part ensuite pour la cour de Frédéric II, ce dernier l'ayant nommé conservateur de la Bibliothèque nationale de Prusse. Passionné des doctrines d'Emanuel Swedenborg, il y fonde la secte maçonnique des Illuminés de Berlin. Prétendant pouvoir communiquer avec des esprits angéliques, il parvient à attirer plusieurs membres de la famille royale prussienne au sein de son mouvement. Un tel prosélytisme le fait finalement renvoyer en France, où il crée la branche avignonnaise de la même secte. Arrêté puis relâché pendant la Révolution, il finit sa vie à Avignon, après avoir effectué un retour tardif vers la foi catholique.

Le récit que livre ce curieux personnage de son voyage aux îles Malouines offre un contraste saisissant avec le style souvent aride exhibé par Bougainville dans son *Voyage autour du monde*. Fantasque et même attachant, Pernety paraît en effet disposé à livrer à son lecteur les amusements romanesques que Bougainville lui refusera. N'hésitant pas à inclure de nombreuses descriptions des us et coutumes du navire au cours de la traversée, racontant ensuite en grand détail la prise de possession de ces îles, il offre un éclairage indispensable sur l'épisode malouin, permettant de mieux situer cette étape aussi bien dans le récit de Bougainville que dans les relations intereuropéennes de l'époque.

---

<sup>121</sup> Pernety pense par exemple que les mythes antiques sont des traités allégoriques de science hermétique, contenant le secret de la chrysopée. Pour en savoir plus sur la vie et les idées de Pernety, voir Antoine Faivre. « PERNETY ANTOINE JOSEPH - (1716-1801) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 novembre 2017. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/antoine-joseph-pernety/>. Voir également Micheline Meillassoux-Le Cerf. « Dom Pernety », dans *Histoire, économie et société*, volume 7, n° 2, 1988, p. 285-289.

## Publication du récit de Pernety

Le *Journal historique d'un voyage fait aux îles Malouines en 1763 et 1764*<sup>122</sup> est publié en 1769, l'année où se termine le voyage autour du monde de Bougainville. Il s'agit d'un livre d'accès difficile, n'ayant pas subi les transformations nécessaires pour être diffusé auprès d'un large public (absence de chapitres ou d'organisation cohérente par exemple). Une deuxième édition est donc publiée en 1770, intitulée *Histoire d'un voyage aux isles Malouines fait en 1763 et 1764*. On y trouve de nombreux renseignements semblables, mais cette fois la structure et la mise en page de l'ouvrage ont été organisées avec soin<sup>123</sup>.

Ce récit offert par Pernety du premier voyage colonial français aux Malouines est intéressant dans la mesure où il a influencé la transmission et la réception du *Voyage autour du monde*, en témoignant de la tentative finalement infructueuse de Bougainville d'établir un avant-poste français dans ces îles. On se souviendra en effet qu'après y avoir fondé un modeste établissement Bougainville a dû remettre le territoire aux Espagnols avant de commencer son tour du monde. Rappelons également qu'Étienne Taillemite attribue les résultats mitigés de la circumnavigation à ce délai important qui a fait perdre beaucoup de temps et d'énergie à l'équipage<sup>124</sup>. Il est à noter enfin que l'échec des Malouines n'est pas sans conséquence sur la mise en scène littéraire que Bougainville offre de son voyage et de lui-même. Le maintien de cette colonie lui aurait en effet permis de prétendre à un statut plus important dans l'histoire des expéditions, celui du premier navigateur à ramener des territoires à la France après les pertes substantielles subies lors de la guerre de Sept Ans. Or il en a été tout autrement : la France s'est vu détrôner du sommet des nations européennes par les Britanniques, ces derniers se sont approprié le texte de Bougainville dans la traduction, et Bougainville lui-même a préféré se mettre en scène en tant que savant cosmopolite plutôt que comme un héros conquérant.

À l'opposé du *Voyage autour du monde*, l'ouvrage de Pernety se caractérise par une légèreté et un optimisme qui reflètent sans doute en partie l'espoir qui animait les participants

---

<sup>122</sup> Antoine-Joseph Pernety. *Journal historique d'un voyage fait aux îles Malouines en 1763 et 1764*. Berlin: Chez Etienne de Bourdeaux, 1769.

<sup>123</sup> C'est à cette édition que je me référerai.

<sup>124</sup> Étienne Taillemite. *Bougainville et ses compagnons autour du monde*, op. cit., volume 1, p. 96.

de cette première expédition. La section suivante traitera de l'éthos que met en place l'éditeur de l'*Histoire d'un voyage aux isles Malouines* dans le paratexte liminaire puis dans le corps du texte. En effet, avant même que Pernety ne prenne officiellement la parole dans son *Introduction*, son éditeur, dont on doit supposer qu'il a travaillé étroitement avec lui, dessine les orientations de la relation à venir, entre goût pour le romanesque et appel à une conquête pacifique. Ces traits encadrent la mise en récit du voyage par Pernety et posent les conditions des tensions qui s'élèveront dans le texte entre le pacifisme affiché et la prise de possession violente.

### Mise en scène de l'éthos de Pernety

Pour faciliter la compréhension de ce qui suit, voici un résumé de la structure de l'ouvrage de Pernety. Le premier volume s'ouvre sur un *Avis des libraires*, suivi d'un *Discours préliminaire*, d'une *Introduction* et des chapitres 1 à 17. Le deuxième volume offre un assortiment plus hétéroclite, puisque la fin du récit de Pernety y est suivie de journaux et d'observations d'autres voyageurs ayant été dans la région avec Bougainville au cours des années suivantes (on se souviendra que le navigateur est retourné aux Malouines au cours des années 1760). On y trouve également des lettres, des indications maritimes, un livre de recettes, un dictionnaire de termes maritimes, ainsi que des cartes et illustrations diverses. Cette deuxième édition conserve un air de *pot-pourri*, éloigné, dans le second volume surtout, de l'organisation plus classique suivie par Bougainville tout au long de son propre ouvrage<sup>125</sup>.

Le titre complet du livre, apparaissant sur le frontispice de la deuxième édition – *Histoire d'un voyage aux isles Malouines, fait en 1763 & 1764 : avec des observations sur le détroit de Magellan, et sur les Patagons* –, laisse entendre qu'il sera question dans ce livre des géants patagons. Or leur réalité représente encore une énigme pour une grande partie des

---

<sup>125</sup> Vers la fin de l'ouvrage, Pernety s'éloigne de la narration, dans un pur effort de divertissement. Par exemple, il offre à ses lecteurs les recettes de quelques remèdes. L'éditeur avoue, peut-être de manière facétieuse, que, s'il n'en avait tenu qu'à lui, il aurait éliminé cette section, mais c'est apparemment Pernety qui a insisté pour qu'elle se trouve dans l'ouvrage. On y trouve notamment des mixtures contre les maux de dents, l'hémorragie du nez, les pertes rouges des femmes, les fistules de toutes sortes, etc. Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux isles Malouines*, op. cit., volume 2, p. 284-297.

lecteurs en 1770, et Bougainville lui-même cherchera à nier leur existence une fois pour toutes. En faisant mention des Patagons, justement, les éditeurs Saillant et Nyon espèrent attirer un public différent de celui qu'ils viseront un an plus tard avec l'ouvrage de Bougainville. Il est en effet moins question chez Pernety de détails maritimes que d'anecdotes plus divertissantes – même si la question des Patagons continue à constituer un enjeu scientifique pour certains membres du public<sup>126</sup>. Il est important de noter que la question des géants a quelque chose d'une annonce publicitaire ici et que Pernety lui-même ne prétend pas en avoir vu. Ce titre peut plutôt être lu comme une promesse d'exotisme et de divertissement, que Pernety s'efforcera ensuite de remplir, tout en respectant les contraintes de véridicité requises d'un compte rendu de voyage.

L'intérieur du livre s'ouvre sur un *Avis des libraires* qui fait sans surprise l'apologie du texte à suivre et de son auteur. On y apprend que, comme Pernety réside désormais à Berlin et s'y occupe de travaux importants, un « Homme de Lettres connu a bien voulu se charger de veiller sur cette Seconde édition<sup>127</sup> ». J.E. Martin-Allanic révèle qu'il s'agit de Jean-Baptiste-Claude Delisle de Sales<sup>128</sup>. C'est également à cet éditeur que l'on doit le *Discours préliminaire*, qui contient des remarques que Pernety avait incluses dans la *Préface* de sa première édition. L'auteur de cette section sera tour à tour spirituel, poétique, comique, moraliste, à l'image de Pernety dans la suite de l'ouvrage. Il ouvre par exemple son discours sur la phrase suivante : « L'Ambition des particuliers n'est point la même que celle des Rois; l'une aspire à tout envahir, l'autre se borne à tout connoître<sup>129</sup> ». Une des dimensions de l'éthos de Pernety commence ici à s'esquisser : il sera question des exploits d'un héros conquérant, certes, mais non d'un guerrier. Il s'agira plutôt de valoriser les explorations dans le domaine du savoir, que permettent les expéditions maritimes, que de vanter la gloire de la marine française.

---

<sup>126</sup> Voir à ce sujet Jean-Étienne Martin-Allanic. *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*, op. cit., volume 2, p. 989.

<sup>127</sup> Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux isles Malouines*, op. cit., *Avis des libraires*.

<sup>128</sup> Jean-Étienne Martin-Allanic. *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*, op. cit., volume 2, p. 988.

<sup>129</sup> Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux isles Malouines*, op. cit., p. 1.

Après cette entrée en matière, l'éditeur affirme qu'à la première époque des découvertes, incarnée par Christophe Colomb, succède actuellement une deuxième période, destinée à la conquête du monde austral, « contrepoids immense dans la balance du globe » – et ce, pour le bénéfice de la Navigation, du Commerce et de la Philosophie<sup>130</sup>. Le moment d'ajouter une cinquième partie à l'Univers se trouve en effet précipité par l'établissement des îles Malouines, point stratégique essentiel pour une telle expédition. C'est effectivement la découverte de la *Terra Australis* qui animait le projet de Bougainville aux Malouines et, à ce stade du livre, le récit de Pernety se trouve donc fermement encadré par les objectifs scientifiques et coloniaux qui commandent son expédition. En revanche, la critique des ambitions belliqueuses que suggère la phrase introductive se confirme dans un appel à ne pas dompter les habitants de ces nouveaux mondes, mais à les rendre heureux<sup>131</sup>.

L'éditeur poursuit en prévenant que cet ouvrage est utile aux souverains et aux penseurs par la facilité qu'il donne de pénétrer les terres australes et de vérifier ce que tant de voyageurs ont écrit sur l'existence de Patagons géants<sup>132</sup>. Ces êtres d'après lui existent bel et bien, puisqu'ils ont été vus par les compagnons de Pernety, dont les témoignages apparaissent dans le deuxième volume. L'éditeur en profite pour décrier le scepticisme des philosophes qui ne sortent pas de leur cabinet, mais dont l'avis suffit à discréditer cent témoins. On voit là que la critique des philosophes peut servir diverses fonctions et appuyer toutes sortes d'arguments. En effet, Bougainville l'utilise à des fins différentes dans son propre *Discours préliminaire*<sup>133</sup>. Surtout, dans ce débat déjà ancien autour des compétences et de la fiabilité du voyageur, l'éditeur présente dom Pernety comme le voyageur idéal : il n'a pas de préjugé, il sait observer et dépeindre, et il écrit « avec ce ton de candeur & de vérité qui annonce la confiance de l'Écrivain, & qui l'inspire à ses Lecteurs<sup>134</sup> ». Un tel idéal a des racines dans les *arts de voyager* vus au premier chapitre.

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 1-3.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>133</sup> Il s'agit pour lui d'insister sur l'expérience vécue des voyageurs, contre le savoir plus livresque des philosophes – critique classique de la tradition des *arts de voyager*. Contrairement à l'éditeur de Pernety, cependant, Bougainville prétend utiliser ses pouvoirs d'observateur pour discréditer une fois pour toutes le mythe des géants patagons.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 7.



L'éditeur livre également un historique des diverses « découvertes » des Malouines, qui vise à montrer que la prise de possession par Bougainville ne peut souffrir de contestation – quoi qu'en disent les Anglais. On retrouve là la passion de la liste et de l'exhaustivité, mais surtout la tension entre patriotisme et cosmopolitisme dont il a été question dans les deux premiers chapitres. Il est important en effet pour l'éditeur d'inscrire les efforts de Pernety dans le cadre de ceux de l'humanité, selon une vision cumulative et téléologique de l'histoire et du savoir. Cependant, on voit aussi à quel point ces éditions sont des occasions d'affirmer et de mettre en scène la bataille symbolique entre nations<sup>135</sup>.

En bref, ce début de livre permet de repérer des mouvements contradictoires vus aussi bien chez Forster que chez Bougainville : il s'agit de rechercher des connaissances utiles sur des territoires nouveaux, tout en étayant les prétentions nationales concernant le partage du monde. Dans une telle dynamique, même un homme s'affichant comme pacifiste doit entrer dans une compétition coloniale qui se solde par une violence destructrice à l'égard des territoires visés. À la suite ce paratexte liminaire, le corps de l'ouvrage offre le premier contact direct avec la voix de Pernety.

Après avoir établi en *Introduction* la chronologie de son départ en direction des îles Malouines, Pernety instaure un style d'écriture et privilégie des objets forts différents de ceux qui intéresseront l'ouvrage de Bougainville. La description de la traversée de l'Atlantique, par exemple, s'avère bien plus divertissante sous sa plume. On y trouve une envolée poétique sur un coucher de soleil, des ragots sur les passagers acadiens qui vont s'installer aux Malouines, l'expression d'espoirs déçus de combats avec des frégates ennemies<sup>136</sup>, la triste noyade d'un mousse, ou encore la narration d'un épisode où Bougainville tente en vain de tuer un requin à coups de fusil<sup>137</sup>. Ce type de détail fait précisément partie des informations que Bougainville excluait pour que son récit soit pris au sérieux. Bien entendu, les objectifs et ambitions de

---

<sup>135</sup> Nous le verrons en plus de détail dans la section consacrée à la cérémonie de prise de possession des Malouines par les Français.

<sup>136</sup> Ce désir de bataille n'est pas en contradiction flagrante avec la volonté pacifiste du début d'ouvrage. Plutôt, le narrateur semble aspirer à vivre réellement des topiques romanesques, telles que celle de la bataille en mer. Tout le contraire de Bougainville, pour qui ces lieux communs du récit maritime signalent l'inauthenticité. Le désir de guerroyer de la part de Pernety est somme toute assez joueur et abstrait, et la véritable tension avec son pacifisme se fera sentir dans sa description du traitement réservé aux animaux et aux plantes des Malouines.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 102.

Pernety ne sont pas les mêmes, et ce dernier cherche avant tout à amuser son lecteur. C'est pourquoi, dans le deuxième chapitre, il est question du baptême à la ligne, cérémonie traditionnelle qui a lieu lorsque le navire passe l'Équateur. Coutume absurde, selon Pernety<sup>138</sup>, mais qu'il va décrire longuement avec esprit, n'épargnant pas par exemple les passages grivois. Il précise que toutes les nations d'Europe ont leur version de ce baptême, ce qui confirme la dimension cosmopolite de son récit. À ce stade, le compte rendu de Pernety offre de nombreuses caractéristiques d'un roman, loin des instances administratives préconisées par la Marine. L'objectivité scientifique semble en effet être moins valorisée que le plaisir. Ainsi Dom Pernety peut-il mettre en scène des personnages intéressants et parfois comiques, voguant vers une destination exotique et vivant diverses aventures sur le chemin. Évidemment, la réalité de l'épisode décrit ne lui permet pas de raconter des batailles qui n'auraient pas eu lieu, mais la volonté romanesque est bien présente et organise les paramètres de la narration.

Si l'on résume l'éthos de Pernety, tel que construit dans le paratexte et les premières pages du livre, ce dernier est véridique, mais romanesque, conquérant, mais pacifiste. L'aumônier apparaît comme plus proche de la tradition des *arts de voyager* que Bougainville, et moins porté à présenter un compte rendu qui se voudrait scientifique, selon des critères proches par exemple des articles de l'*Encyclopédie*. Plusieurs facteurs entrent sans doute en jeu pour expliquer un tel contraste. La différence d'âge entre les deux hommes n'est certes que de 13 ans, mais elle n'est pas à négliger à une époque qui connaît des changements épistémologiques aussi rapides et profonds. Un facteur sans doute plus important, cependant, est que les responsabilités et les objectifs de Pernety ne sont pas les mêmes. Il peut se permettre en effet de parler en son propre nom, et ce d'autant plus librement qu'il vit à l'extérieur du pays au moment de la publication. Bougainville, quant à lui, demeure le principal ambassadeur de son pays lorsqu'il met en récit sa propre expérience. Aussi, là où Bougainville se contente d'une rapide description de la traversée de l'Atlantique, Pernety cherche à surprendre et à faire rire. Les chapitres décrivant l'arrivée en Amérique sont d'ailleurs tout aussi divertissants chez Pernety, qui ne reste jamais bien loin de la tentation du

---

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 107-108.

romanesque<sup>139</sup>. C'est cependant avant tout sur la dimension pacifiste de son éthos que j'insisterai, afin de voir en quoi elle est contredite par Pernety lui-même.

## **L'impossible colonisation pacifique**

Le chapitre 15 marque l'arrivée de l'expédition française aux îles Malouines. C'est à ce moment que le message pacifiste de l'aumônier va se heurter à la réalité de la colonisation. Les premiers contacts des Français avec une terre qu'ils estiment vierge et donc sujette à toutes les expérimentations vont en effet provoquer le déploiement d'une violence dont Pernety ne semble pas généralement conscient. Par une étude de certains passages de son récit, puis par la comparaison avec un récit de colonisation britannique, je montrerai que la violence imprègne chaque moment du processus colonial alors mis en place par les grandes puissances européennes.

Les îles Malouines semblaient pourtant constituer le lieu tout désigné pour mettre en œuvre l'idéal exprimé par Pernety d'une colonisation pacifique. Par rapport à d'autres prises de possession, en effet, l'installation française sur ce territoire a pour particularité de se dérouler dans un lieu dont les *résidents* sont exclusivement des plantes et des bêtes. On ne s'attendrait donc pas à ce que la violence habituelle d'une colonisation s'applique à un tel cadre. Pourtant, la violation spontanée puis systématique de l'écosystème malouin apparaît dès les premières phrases racontant l'arrivée des colons. Une telle agression permet de comprendre le modèle de conquête qui se met alors en place aussi bien sous l'impulsion de la France que de la Grande-Bretagne<sup>140</sup>. Étant donné que la force et la contrainte exercées à

---

<sup>139</sup> Dans le chapitre 4, par exemple, Pernety raconte une étape sur le chemin des Malouines, sur l'île de Sainte-Catherine (sur le territoire actuel du Brésil). Il y rencontre notamment un officier détenu pour avoir refusé d'exécuter les ordres du Roi du Portugal au sujet de l'expulsion des Jésuites, se plaint de la nourriture, se permet des remarques ironiques sur les clercs locaux qui ne parlent pas le latin, raconte très brièvement un charmant concert, offre des descriptions pleines de détails (et de préjugés) concernant les habitants, moque la jalousie des Portugais, etc. Le lecteur est mis en appétit par cette accumulation de détails peu pertinents par rapport à l'épisode central des Malouines, mais qui peuvent satisfaire son goût pour la profusion narrative.

<sup>140</sup> Bien entendu, les Espagnols et Portugais avaient largement déblayé le terrain de la colonisation. On pourrait même dire que toute installation humaine implique une certaine forme de violence. Il s'agit cependant, par l'étude du cas malouin, de souligner ce qui caractérise plus spécifiquement la violence précoloniale franco-britannique des années 1760-1770, qui prépare la colonisation systématique du monde entrepris par ces mêmes puissances au cours du XIX<sup>e</sup> siècle.

l'encontre des animaux et de la nature sont impensées par les hommes de cette époque, elles sont exprimées avec candeur par un narrateur qui ne peut voir les conséquences négatives du bouleversement en cours. Pour le lecteur contemporain, en revanche, les actions que Pernety décrit souvent avec légèreté peuvent sembler en contradiction avec la volonté de pacifisme qu'il affiche dans les premières pages.

Avant même l'entrée en scène des êtres vivants, le narrateur met en place le cadre colonial de son récit. Pernety ouvre en effet son chapitre sur les Malouines par une description qu'il voudrait idyllique de l'arrivée des colons : « L'Entrée de la baie est admirable, & nous y entrâmes à pleines voiles, comme dans le plus beau port de l'Europe<sup>141</sup> ». En cette simple phrase se trouve déjà l'obsession pour la domestication de la nature, confirmée d'ailleurs dès le paragraphe suivant : « Cette baie, dont on voit le plan & la figure PL VIII. peut contenir au moins mille vaisseaux<sup>142</sup> ». Une telle image n'est pas que poétique, elle constitue un idéal à remplir. Le succès de l'entreprise malouine sera avéré le jour où il y aura effectivement un millier de vaisseaux dans cette baie.

En bref, l'action consistant à soumettre le territoire vierge est mise en scène dès le début du récit. Lorsque les animaux font ensuite leur entrée dans ce tableau, pas un instant n'est consacré à la contemplation de cette réalité nouvelle, puisque Pernety raconte que la première réaction des Français consiste à leur tirer dessus :

Pendant le trajet une quantité prodigieuse d'une seule espece d'oiseaux noirs & blancs passoient en troupes nombreuses, à cinq ou six pieds seulement au-dessus de nos têtes. On en tua quelques-uns. Ceux qui tomboient blessés, plongeient lorsque l'on vouloit les saisir. Avant que d'aborder, on tira sur des outardes, des oies, & des canards, qui ne s'envolerent pas à notre approche. Ils se promenoient auprès de nous, comme s'ils eussent été privés<sup>143</sup>.

Plusieurs remarques s'imposent au sujet de cette tuerie. D'abord le terme de troupe peut renvoyer au fait qu'il s'agit d'une prise en charge militaire des îles. En l'absence d'êtres humains, les oiseaux sont comparés à une armée ennemie, qu'il faut éliminer à la première occasion. Par ailleurs, Pernety présente les attaques sur les animaux comme des

---

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 347.

<sup>142</sup> *Ibid.*

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 347-348.

expérimentations sur des créatures nouvelles et intéressantes, plutôt que comme des activités nécessaires pour survivre. Il est impensable en effet pour les colons de se contenter d'observer cette forme de vie inconnue. Ils se l'approprient plutôt, par une intervention violente. De ce point de vue, le projet scientifique d'expérimentation et le projet colonial de possession se rejoignent dans une même volonté d'appréhender des réalités inconnues en les manipulant et en les altérant pour pouvoir en répertorier les résultats.

Un autre exemple d'indifférence envers la vie des animaux apparaît lorsque les colons cherchent sans succès du bois et Bougainville ordonne de mettre le feu à l'herbe d'une île qu'ils appelleront désormais « île brûlée ». À ce sujet, Pernety écrit :

On avoit d'abord nommé l'*Isle aux Pingouins*, cette Isle à laquelle M. de Bougainville avoit mis le feu, parce qu'il avoit trouvé sur cette Isle, une grande quantité de ces animaux. En effet, il y en avoit un si grand nombre, que plus de deux cents périrent dans les flammes<sup>144</sup>.

Oltre le fait que Bougainville n'ait pas hésité à sacrifier des centaines de pingouins pour tester l'inflammabilité de l'herbe locale, cet épisode confirme que la démarche scientifique expérimentale était bien à l'œuvre dans le cadre de ces explorations : on agissait directement sur la vie, pour faire avancer les connaissances. Au cours de ce processus, le nom d'île aux Pingouins, simple description d'une réalité observée par les nouveaux arrivants, se trouve remplacé par celui d'île brûlée, qui marque peut-être la fierté des Français d'avoir apposé leur marque sur cette nature vierge. Il est en effet très valorisant pour un peuple colonisateur de souligner sa domination jusque dans le langage utilisé pour désigner le territoire. Quant aux conséquences violentes sur la vie de ces îles, elles sont ignorées par Pernety lorsqu'il écrit : « Le feu mis à cette Isle, qui a près d'une bonne lieue de longueur, sur une demie de largeur, est, l'on peut dire sans conséquence, parce qu'il ne peut pas s'étendre au-delà<sup>145</sup> ».

Même lorsque Pernety semble se rendre compte de la violence des attaques françaises contre la faune et la flore, il n'est pas écouté par les autres membres de l'expédition. Par exemple, après avoir brûlé les 200 pingouins, Bougainville ordonne tout de même de mettre le feu à plusieurs parties de l'île – et ce, malgré les objections de Pernety qui craint les

---

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 353.

<sup>145</sup> *Ibid.*

conséquences d'une telle expérimentation sur le gibier. La tuerie de la journée n'a donc pas encouragé Bougainville à faire preuve de plus de modération dans ses expériences. Certes, les épisodes décrits par Pernety ne peuvent être interprétés selon des critères éthiques contemporains. Pour les lecteurs de l'époque, ce récit laissait voir la mise en place d'une colonie basée sur la chasse et l'agriculture. Toutefois, si l'on observe aussi bien les descriptions considérées par Pernety comme normales (les colons qui tirent allégrement sur les oiseaux et autres bêtes en arrivant sur les îles) que celles qui lui semblent déjà plus problématiques (l'incident des 200 pingouins brûlés), un cadre de violence généralisée apparaît dès l'entrée en scène des colons.

Ce qui va se confirmer au fil du récit est l'altération irrémédiable d'un écosystème. Pernety raconte par exemple que, peu à peu, les Européens vont rendre méfiantes toutes les bêtes présentes, alors qu'elles s'approchaient sans crainte les premiers jours. Une telle situation était sans doute valorisée par les colons, dans l'optique d'un combat contre la nature pour rendre les Malouines civilisées. Pourtant, Pernety lui-même semble parfois remettre en question certains aspects de ce processus. Ainsi, écrit-il à propos d'une expédition :

Les Officiers de sa suite furent, pour ainsi dire, attaqués par une sorte de chien sauvage; c'est, peut-être, le seul animal féroce & à quatre pieds, qui soit dans les Isles Malouines : peut être aussi cet animal n'est-il pas féroce, & ne venoit-il se présenter & s'approcher de nous, que parce qu'il n'avoit jamais vu d'hommes<sup>146</sup>.

Un doute semble ici saisir le narrateur : peut-être la férocité est-elle plutôt à chercher du côté de ses compagnons que des animaux. C'est cependant l'indifférence qui prime dans l'ensemble du récit, Pernety étant de toute façon membre d'un groupe plus large, pour qui la violence faite à ce lieu ne semble pas constituer un enjeu. Il conclura ainsi le premier volume de son ouvrage par ces mots : « C'est ainsi que la France a acquis un droit légitime à la souveraineté des Isles Malouines. Elles n'ont point été enlevées à des hommes : c'est une conquête que l'industrie a faite sur la nature<sup>147</sup> ».

Une telle indifférence face à la violence déployée n'affecte évidemment pas que les animaux et la nature, lorsqu'on la place dans le contexte des autres narrations de prise en

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 355.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 385.

charge d'un territoire, concernant cette fois des populations humaines. Je me propose dans la section suivante d'effectuer une digression sur un cas rapporté lors du premier voyage de James Cook, dont j'ai déjà évoqué les expéditions. Il s'agit là encore d'un témoignage de personnage secondaire, le médecin du navire, William Monkhouse, qui permet d'apporter une perspective moins intéressée, et plus candide, que celle du capitaine du navire. La comparaison de cet épisode au récit de Pernety permettra de faire ressortir les traits communs de la violence précoloniale.

### **Comparaison avec un épisode violent lors du premier voyage de Cook**

Rappelons pour commencer que le voyage de Cook a lieu au moment où se termine celui de Bougainville, ce qui rend particulièrement pertinente la comparaison de ces épisodes. J'examinerai le récit britannique strictement du point de vue des interactions avec les autochtones, afin de souligner les ressemblances entre la violence décrite par Pernety et celle décrite par Monkhouse. L'objectif ici est de montrer que, contrairement à une interprétation des grandes expéditions européennes du XVIII<sup>e</sup> siècle qui considérerait les incidents violents comme des exceptions dans une phase précoloniale généralement pacifique, ces expéditions sont au contraire basées sur des prémisses communes d'une grande violence.

Certes, les instructions secrètes remises à Cook avant l'expédition appelaient à des rapports pacifiques et amicaux avec les habitants, notamment pour la raison pragmatique que les explorateurs étaient en petit nombre, et incapables de faire face à une résistance de grande ampleur<sup>148</sup>. Ces expéditions étaient avant tout des missions de reconnaissance de territoires que la Grande-Bretagne ne contrôlait pas encore. Les renforts militaires ne viendraient que plus tard, une fois confirmée l'utilité commerciale de ces terres. Cependant, les membres de l'expédition n'hésitaient pas à ajouter, à la violence symbolique de la prise de possession des îles, une violence tout à fait littérale contre les habitants, à l'aide des armes à feu. Ces armes en effet étaient pour eux des outils indispensables de domination de populations potentiellement insoumises. Dans les cas où un autochtone volait quelque chose aux membres

---

<sup>148</sup>J.C. Beaglehole, éd. *The Journals of Captain James Cook on His Voyages of Discovery*, Cambridge, University Press, volume 1, 1955, p. cclxxx.

de l'expédition, par exemple, il n'était pas rare que le commandant fasse tirer sur les malfaiteurs. Il était également possible que certains marins commettent des débordements non sanctionnés. On se souviendra par exemple que, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, Diderot s'indigne du meurtre d'un des habitants de l'île<sup>149</sup>.

Le journal de Monkhouse, à l'entrée du 6 octobre 1769, fait mention de plusieurs assassinats dans un territoire correspondant à l'actuelle Nouvelle-Zélande. Un meurtre en particulier a lieu lorsqu'un des insulaires est abattu après qu'un groupe de guerriers eut menacé les marins anglais en brandissant des lances. Difficile de déterminer, d'après les indications du journal, à quel point la menace était réelle, s'il s'agissait de légitime défense ou d'une démonstration de force de la part des Britanniques. Étant donné la disproportion des armes, on peut opter pour la seconde interprétation.

Une fois que le cadavre du guerrier est abandonné par ses compagnons sur la plage, un groupe de Britanniques va observer le corps, ce qui donne lieu à une description détaillée de la part de Monkhouse des tatouages et des vêtements de la victime, se concluant ainsi : « The ball had passed from the sixth rib on the left side to thro' the right shoulder blade. Some nails and beads were put upon the body, and we took our leave of the shore<sup>150</sup> ». Cette narration ne révèle pas quelles étaient les émotions du médecin ou de ses compagnons face au cadavre. Le ton et le style, cependant, se caractérisent par un souci de la description ethnologique rationnelle et détaillée. Ce qui frappe, lorsque l'on compare ce type de description à celles de Pernety, est une même approche scientifique de la souffrance et de la mort, vues d'abord comme des phénomènes intéressants qu'il s'agit de comprendre, plutôt que comme des occasions d'empathie ou de compassion.

À la suite de cette observation méthodique du corps de l'homme qu'ils viennent de tuer, les Britanniques jugent utile de se positionner du côté opposé d'une rivière fréquentée par les indigènes, afin de disposer d'une barrière physique en cas de troubles plus généralisés. Les autochtones, quant à eux, se rassemblent pour organiser une danse visiblement destinée à l'intimidation de leurs nouveaux ennemis : « the natives now formed into a close body upon the bank of the river, set up a war dance, by no means unpleasing to the Spectators at a

---

<sup>149</sup> Denis Diderot, « Supplément au voyage de Bougainville », *op. cit.*, p. 218.

<sup>150</sup> J.C. Beaglehole, éd. *The Journals of Captain James Cook*, volume 1, *op.cit.*, p. 566.



distance<sup>151</sup> ». Sur fond d'assassinat, s'établit ce spectacle que le médecin trouve plaisant, à condition bien entendu de se situer suffisamment loin du danger. La brutalité coloniale des Européens s'exprime aussi dans cette appréciation des qualités esthétiques d'une interprétation venant d'une population que l'on se dispose à éliminer. Là encore, la comparaison avec certains passages de Pernety est frappante, comme lorsqu'il fait suivre une chasse massive de pingouins par des tableaux descriptifs des beautés des îles Malouines<sup>152</sup>.

Après cette danse, les Européens entament une série de négociations et de transactions visant à regagner la faveur des indigènes. Bientôt, les deux groupes sont mêlés, dans une ambiance désordonnée qui inquiète les voyageurs. Ces derniers s'efforcent de contrôler l'échange à l'aide de leurs baïonnettes et leurs mousquets, cherchant ainsi à modérer l'enthousiasme des Polynésiens face aux divers objets nouveaux qui leur sont proposés. Au milieu de ces échanges, l'un des insulaires cherche à obtenir un cintre qu'un marin se refuse à lui remettre. Soudain, l'indigène s'empare de l'objet désiré et tente de s'enfuir avec sa nouvelle possession. Il est immédiatement abattu pour ce vol, ce qui provoque une nouvelle crise plus grave encore que la précédente :

Matters were now in great confusion – the natives retiring across the river with the utmost precipitation, and some of our party unacquainted with the true state of things begun to fire upon them by which two or three were wounded – but this was put a stop to as soon as possible<sup>153</sup>.

Dans le tumulte qui suit, plusieurs Polynésiens sont blessés, et deux d'entre eux se noient. Les termes « as soon as possible » sont censés indiquer l'humanité des voyageurs qui voudraient

---

<sup>151</sup> *Ibid.*

<sup>152</sup> « Nous expédiâmes en ce temps là notre canot sur une Isle voisine, afin de chercher des Pinguins, qui y abondent comme des fourmis dans une fourmillière. Il revint quelques heures après avec cent soixante de ces oiseaux sans ailes, des estomachs desquels nous fîmes une salaison. A force de visiter cette terre inconnue, nous eûmes lieu d'admirer la beauté de la nature, même dans les lieux qu'elle semble avoir le plus négligés; dans la partie de l'Isle que nous avons vue, le terrain présente partout un aspect très agréable. » Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, *op. cit.*, p. 355-366. Un autre exemple de la puissance destructrice de la colonisation se trouve dans le deuxième volume. Pernety raconte que la beauté des manchots « a engagé plusieurs de nos Officiers à faire écorcher un grand nombre des oies & des outardes, pour en emporter les peaux en France; mais n'ayant pas eu tout le soin qu'elles exigeoient, elles ont été presque toutes perdues ». Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, volume 2, *op. cit.*, p. 14.

<sup>153</sup> J.C. Beaglehole, éd. *The Journals of Captain James Cook*, volume 1, *op.cit.*, p. 568.

bien mettre fin au massacre, mais qui doivent composer avec le caractère dissipé de leurs adversaires.

Bref, qu'il s'agisse d'éliminer les animaux en brûlant des sections d'une île ou de tuer les indigènes considérés comme rebelles, les Européens se réservent un recours à la violence, dont la légitimité n'est jamais réellement remise en question. Certes, Pernety exprime de timides réticences, et Bougainville lui-même est outré lorsque ses hommes tuent des indigènes à Tahiti<sup>154</sup>. Cependant, ces scrupules ne concernent pas le processus précolonial auquel ils participent, mais des cas compris comme isolés. En bref, ces critiques ne remettent pas en question le cadre plus large de la domination imposée par les Européens au nom de ce qu'ils considèrent comme leurs intérêts, mais aussi d'un idéal de civilisation, visant à installer l'ordre et le commerce dans toutes les parties du monde, qu'elles soient déjà habitées ou non<sup>155</sup>. Il s'agit bel et bien dans une logique de l'appropriation, qui trouve l'une de ses expressions les plus fortes dans la cérémonie de prise de possession du territoire malouin au nom de la nation française, qui conclut le premier volume l'ouvrage de Pernety.

## **La cérémonie de prise de possession des îles : une double performance**

Cette digression concernant un épisode lors du voyage de Cook aura permis de confirmer que la violence du projet précolonial européen se manifestait dès l'arrivée des voyageurs sur de nouvelles terres, habitées ou non. Or ce cadre violent trouve sa concrétisation finale dans la

---

<sup>154</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p.199-201. Lorsqu'il raconte les épisodes d'assassinat à Tahiti, on peut lire en marge du texte les intertitres suivants : *Meurtre d'un insulaire* et *Meurtre de trois autres insulaires*. Bougainville considérait qu'il s'agissait de meurtres injustifiés. D'ailleurs une preuve qu'il reconnaissait l'humanité des Tahitiens est qu'il a consacré une large partie de sa fortune à assurer l'entretien puis le retour d'Aotourou. Cependant, il n'a jamais remis en question la pertinence de la mission civilisatrice des Européens, et les assassinats qui en résultent sont considérés comme de malheureux, mais inévitables effets secondaires.

<sup>155</sup> Sur la violence précapitaliste de ces expéditions, on se référera aux instructions secrètes de la première expédition de Cook, qui invitent les navigateurs à s'attirer les bonnes grâces des indigènes en leur remettant « such Trifles as may be acceptable to them, exchanging with them for Provisions [...] as they may value ». J. C. Beaglehole, éd. *The Journals of Captain James Cook*, volume 1, *op. cit.* p. cclxxx. Il s'agissait de favoriser une amitié tout à fait particulière, fondée sur le respect par les Polynésiens de lois commerciales et économiques déterminées par les Européens. Or, dans l'épisode décrit par Monkhouse, la seconde effusion de sang a eu lieu lors d'un échange qui a mal tourné, parce que l'un des Polynésiens n'avait pas accepté les règles du jeu capitaliste. En fuyant avec un cintre, il ne faisait pas que dérober un objet, il brisait les lois fondamentales de l'échange commercial que cherchaient à imposer ces explorateurs, et sa mort était de leur point de vue tout à fait justifiée.

cérémonie de prise de possession qui accompagnait les découvertes de territoires nouveaux à l'époque. Le premier voyage de Bougainville aux Malouines ne fait évidemment pas exception, et le premier volume de Pernety se conclut par un récit de cette importante performance. Après la description de l'arrivée sur les îles Malouines dans les chapitres 15 et 16, le chapitre 17 raconte la construction d'un fort et l'élévation d'un obélisque royal, dont Bougainville fera lui-même mention dans le *Voyage autour du monde*. On voit peu à peu se constituer la colonie. Tout comme il décrivait bien la vie quotidienne des marins, Pernety montre un talent certain dans la narration de l'établissement des îles. Le chapitre se conclut par une cérémonie de prise de possession racontée très rapidement, mais dont l'emplacement en fin de livre révèle l'importance stratégique.

Une telle cérémonie constitue en premier lieu une performance de la prétention coloniale de la France. Les membres de l'équipage et les nouveaux colons sont à la fois les performateurs et les spectateurs d'une cérémonie par laquelle ils signalent la prise de possession officielle du territoire conquis. À cette première performance, il faut en ajouter une seconde, celle de la mise en édition, qui permet de relayer les effets de la cérémonie initiale auprès d'un public plus vaste. En effet, dans le contexte des expéditions précoloniales, le passage des voyages physiques aux mises en récit permet la retransmission de la prise de contrôle symbolique par l'auteur et son libraire, à l'intention de lecteurs européens investis dans l'expédition coloniale<sup>156</sup>.

Ces précisions faites, observons un passage de la performance de cette cérémonie, telle que la raconte Pernety :

Quand tout fut prêt pour la cérémonie de la prise de possession des Isles Malouines, nous nous embarquâmes dans nos canots & un bateau de pêche pour nous rendre au fort. A notre débarquement au Goulet, le fort nous salua de plusieurs coups. Une troupe des habitans, déterminés à demeurer dans la nouvelle colonie, étoient en armes au Goulet, & ils nous conduisirent au fort au son du tambourin<sup>157</sup>.

---

<sup>156</sup>Voir à ce sujet Philippe Despoix. *Le monde mesuré, op. cit.* p. 86-89. L'auteur décrit le processus d'accélération des publications de récits de voyage dans le dernier tiers du XVIII<sup>e</sup> siècle, permettant à chaque nation d'affirmer ses droits sur les terres explorées.

<sup>157</sup> Antoine-Joseph Pernety. *Histoire d'un voyage aux isles Malouines, op. cit.*, p. 384.

On voit ici l'importance des signes guerriers (armes, tambourins), qui confirment le caractère violent d'une colonisation que Pernety caractérise pourtant comme pacifique. Les habitants en armes, la construction du fort, tout indique la préparation à la défense d'une terre désormais considérée comme française. Dans les faits, la France n'aura jamais à combattre pour ce territoire, qu'elle cédera plutôt par la voie diplomatique à l'Espagne. Pourtant, il est frappant de constater que cette cérémonie annonce le destin tragique d'un lieu qui fera effectivement l'objet de guerres entre Grande-Bretagne et Argentine au XIX<sup>e</sup> siècle puis à nouveau au XX<sup>e</sup> siècle. Justement, ce type de performance juridique – aussi modeste puisse-elle paraître à première vue – a des effets politiques, qui dépassent largement les intentions des participants.

Cela nous amène à la définition de la performance qu'offre Paul Zumthor dans son ouvrage *Performance, réception, lecture*. La performance selon lui est une occurrence unique, constituée par un échange entre locuteur et auditeur – sans que l'intention de l'interprète soit privilégiée par rapport à la réaction du public<sup>158</sup>. Elle est par ailleurs liée au mystère qui « continue à se reproduire inlassablement aujourd'hui chaque fois que d'un visage humain, de chair et d'os, tendu face à moi, avec son fard ou ses rides, sa sueur qui perle aux tempes, son odeur, sort une voix qui me parle<sup>159</sup> ». Une telle notion peut s'appliquer à des activités évidemment physiques (théâtre, concert, etc.), mais aussi à la lecture. Or l'acte de lire ce récit d'appropriation fait partie intégrante de la prise de possession : chaque lecteur parcourant ces paragraphes prend conscience du fait que les Malouines appartiennent désormais à la France.

Zumthor ajoute à l'unicité de chaque performance le caractère universel auquel elles renvoient. D'après lui, en effet, « la performance réalise, concrétise, fait passer de la virtualité à l'actualité quelque chose que je reconnais<sup>160</sup> ». La lecture du livre de Pernety permet ainsi au public de connaître le pouvoir de la France, mais aussi de le reconnaître. Le lieu et les circonstances ont beau être singuliers, un double espace est mis en place – celui qui est signalé par les tambours, les discours et les chants; et celui du livre que le lecteur contemple. Dans ces cadres aux contours familiers pour le public visé, les spectateurs présents comme les lecteurs absents sont en mesure de confirmer que le pouvoir de la France est encore bien réel. Si l'on

---

<sup>158</sup> Paul Zumthor. *Performance, réception, lecture*, op. cit., p. 39.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>160</sup> *Ibid.*, p. 34.

considère la taille de l'établissement malouin, cette cérémonie a certes quelque chose de dérisoire. Cependant, la narration qui en résulte permet d'actualiser la puissance française pour un public très large. Grâce à cette mise en scène, la France peut s'appropriier un territoire, et même soutenir légalement cette prétention, puisque la retranscription de la cérémonie a valeur juridique, au même titre que les plaques et statues commémoratives qui en resteront sur les îles.

Chaque publication française relatant une conquête est en ce sens une performance unique, qui renvoie en même temps à d'autres performances similaires, qui constituent ainsi un réseau de prétentions précoloniales que le pays devra défendre par les armes au besoin<sup>161</sup>. Chaque traduction britannique d'un compte rendu de voyage français permet une réappropriation de la performance originale par une nouvelle performance, adressée cette fois à un public différent – en l'occurrence, les lecteurs britanniques, tout aussi déterminés à voir leur nation réussir sur la scène des conquêtes. Enfin, chaque réécriture, qu'il s'agisse d'une traduction ou d'une version alternative d'un même épisode, est une nouvelle performance qui oriente la lecture de l'épisode décrit<sup>162</sup>.

Dans ce contexte, un important angle mort pour le chercheur contemporain confronté à ces textes est l'absence de perspective des victimes de la colonisation, puisque la performance des colons les efface presque entièrement. En effet, les animaux, les indigènes, n'apparaissent qu'emprisonnés dans les mots des Européens. Dans un tel contexte, l'une des ambitions du chercheur pourrait bien être de tenter leur redonner une voix. Or il s'agit là d'une tâche immense, peut-être même impossible. Dans le dernier chapitre de ce mémoire, je souhaite cependant consulter un dernier témoignage de l'époque, à savoir la mise en récit clairement fictionnelle d'un autre épisode du voyage, celle de Denis Diderot dans le *Supplément au*

---

<sup>161</sup> Si le pays se révèle incapable de défendre sa prétention par les armes, la performance initiale perd tout son pouvoir et se trouve remplacée par une autre. Ainsi il était essentiel aux Espagnols d'organiser une nouvelle cérémonie, afin que Bougainville vienne lui-même leur remettre les îles Malouines. Les Espagnols ont pu effacer de cette manière la performance originale de la prise de possession des Français.

<sup>162</sup> Je n'analyserai pas ici la traduction de l'ouvrage de Pernety, qui nous écarterait trop du voyage de Bougainville. De toute manière, cette traduction non signée est beaucoup moins polémique que celle de Forster, notamment parce que Pernety ne constituait pas une cible particulièrement prisée. Évidemment, les remarques faites sur le pouvoir d'appropriation de la traduction s'appliquent aussi à ce texte. Pour s'en convaincre, il suffira de lire le titre de la traduction – *The History of a Voyage to the Malouine (or Falkland) Islands* – qui annonce, par l'inclusion du terme *Falkland* entre parenthèses, son caractère colonial.

*Voyage de Bougainville.* Il se pourrait en effet que ce bref texte trace un chemin possible pour penser une mémoire coloniale qui ne serait plus simplement le monologue des puissances européennes, mais qui inclurait des voix éliminées jusqu'alors.

## Chapitre 4 : Le nécessaire *Supplément* de Bougainville

Le *Supplément au voyage de Bougainville* s'ouvre sur un dialogue entre deux personnages, A et B. L'un d'entre eux prétend avoir connaissance de fragments secrets que le navigateur n'aurait pas inclus dans sa relation<sup>163</sup>. Parmi ces passages prétendument retrouvés, je m'intéresserai au seul « Les adieux du vieillard », monologue placé dans la bouche d'un vieux Tahitien. Évidemment inventé par Diderot, ce discours constitue pourtant un supplément valide à la mémoire lacunaire de Bougainville, puisque le navigateur français a dans un certain sens oublié quelque chose dans son ouvrage. Sa relation promeut en effet un discours colonialiste et laisse dans l'ombre la perspective des Tahitiens, dont les territoires sont considérés comme libres d'être annexés. C'est moins le contenu des arguments de Diderot qui retiendra ici mon attention que les questions et les possibilités que son texte laisse entrevoir concernant une hypothétique mémoire collective<sup>164</sup>.

Notons d'abord la stratégie employée par l'auteur pour reconstituer une perspective absente. Il part d'une des seules archives dont il dispose concernant les Tahitiens, à savoir le *Voyage autour du monde*. Dans ce texte, il puise le souvenir d'un vieillard aperçu par Bougainville – qui est peut-être un condensé de plusieurs Tahitiens – pour inventer un nouveau récit qui comblera les silences du premier. Bougainville écrit dans son récit qu'il a été frappé par l'air vénérable et la vigueur apparente d'un vieil autochtone qui s'est refusé à lui adresser la parole<sup>165</sup>. À partir de ces détails physiques, Diderot peut développer une psychologie vraisemblable et faire tenir des propos au vieillard qui paraîtront crédibles aux lecteurs ayant lu l'ouvrage : « je laboure la terre ; je grimpe la montagne ; je perce la forêt ; je parcours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compagnons ont eu peine à me suivre, et j'ai quatre-vingt-dix ans passés<sup>166</sup> ».

---

<sup>163</sup> Cette mise en scène est conforme aux conventions de l'époque, qui affectionne les avertissements faisant mention de fragments perdus, négligés ou oubliés, puis retrouvés par hasard. La radicalité de Diderot est ailleurs.

<sup>164</sup> La suite du *Supplément* complexifie les enjeux soulevés dans « Les adieux du vieillard » et va jusqu'à retourner certains arguments et idées qui y sont soulevés. Cependant, la position de ce fragment en début de dialogue et la force de la fiction déployée justifie qu'il soit analysé ici de manière séparée.

<sup>165</sup> Louis-Antoine de Bougainville. *Voyage autour du monde*, 1771, *op. cit.*, p. 192-193.

<sup>166</sup> Denis Diderot. « Supplément au voyage de Bougainville », *op. cit.*, p. 215.

Cette mémoire à la première personne part donc d'un point d'ancrage réaliste pour faire passer un message politique sur les méfaits de l'appropriation des terres autochtones par les Européens : « Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé; et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée!<sup>167</sup> ». En conservant ainsi la structure du témoignage individuel, Diderot peut fournir un aspect plus personnel à ses arguments et en augmenter la force rhétorique. Il ne cherche pas cependant à maintenir l'illusion du témoignage réel, interrogeant au sein même du texte les limites de la construction d'une mémoire radicalement autre. Ainsi fait-il dire au vieillard : « Pourquoi les ai-je apaisés ? Pourquoi les ai-je contenus ? Pourquoi les contiens-je encore dans ce moment ? Je l'ignore<sup>168</sup> ». Il indique là une limite que même la fable philosophique ne peut franchir sans perdre sa crédibilité, en rappelant au lecteur à quel point il peut être difficile d'accéder vraiment à une mémoire qui n'est pas la sienne.

Comparons la structure de la mémoire du navigateur dans le *Voyage* et celle du vieillard dans le *Supplément*. Chez Bougainville, les souvenirs individuels sont influencés par une mémoire française et européenne, se basant notamment sur des lectures latines<sup>169</sup>. En ce sens, l'auteur du *Voyage autour du monde* incarne une tradition européenne, regroupant un certain nombre de valeurs et souvenirs communs aux élites de l'âge des Lumières. Pour Diderot, le procédé est inversé. Ce n'est pas une mémoire individuelle ou même européenne qui l'intéresse. Ce vieillard – par ses arguments, son éloquence et son pathétisme – incarne plutôt une mémoire collective plus large. Lorsqu'il s'écrie : « Pleurez malheureux Tahitiens! Un jour ils reviendront vous enchaîner, vous égorger, vous assujettir à leurs extravagances et leurs vices<sup>170</sup> », il ne parle pas pour lui-même, mais pour toute son île, et potentiellement pour le genre humain.

Diderot se sert du prétexte d'un souvenir compétent, mais limité de Bougainville, pour créer un souvenir présenté d'abord comme individuel, mais qui au fil du texte va faire appel à des sentiments qui concernent l'humanité entière. Pour ce faire, il présente la mémoire du

---

<sup>167</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>169</sup> Pour une analyse des réminiscences antiques de Bougainville, voir notamment Philippe Despoix. *Le monde mesuré, op. cit.*, p. 137-140.

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 213.



vieillard sur le mode de la prophétie<sup>171</sup> : « Malheur à cette île! malheur aux Taïtiens présents, et à tous les Taïtiens à venir, du jour où tu nous as visités!<sup>172</sup> », s'exclame-t-il, comme pour indiquer qu'il conçoit la présence européenne comme une malédiction. Effaçant les distinctions entre présent, passé et futur, il est celui qui, d'un coup d'œil, comprend la correspondance entre l'arrivée des Européens et la destruction de son peuple. Au-delà de l'évidente violence physique de la précolonisation, il semble anticiper la violence que celle-ci peut infliger à la mémoire d'une population. Cela peut expliquer en partie la présence d'un champ lexical de la contamination et de l'infection :

Nous ne connaissons qu'une maladie, celle à laquelle l'homme, l'animal et la plante ont été condamnés, la vieillesse, et tu nous en as apporté une autre ; tu as infecté notre sang. Il nous faudra peut-être exterminer de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants ; ceux qui ont approché tes femmes ; celles qui ont approché tes hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de tes veines dans les nôtres<sup>173</sup>.

Sans prêter à Diderot les qualités prophétiques de son vieillard, le lecteur contemporain peut tout de même être frappé par l'emploi d'un tel vocabulaire. La maladie dont il est ici question n'est-elle pas la colonisation elle-même, représentée comme contamination d'une mémoire par une autre ? Il va de soi en effet pour le discours idéologique du colonialisme – encore en gestation à l'époque – que la culture, et donc la mémoire culturelle européenne, sont supérieures. Il s'ensuit que la mémoire autochtone est perfectible par le contact de la civilisation européenne. Face à une telle conception, le texte de Diderot constitue un important contre-discours.

Mentionnons un dernier écart du philosophe par rapport à une écriture tournée vers un passé antique. Si les récits de voyage à Tahiti ont eu tant de succès dans l'Europe de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est notamment parce que de nombreux penseurs ont cru y voir une voie d'accès à la mémoire du monde. Ces Tahitiens leur paraissaient en effet de véritables « ancêtres vivants », proches de l'état de nature et représentant donc le passé européen<sup>174</sup>. Or

---

<sup>171</sup> Bien entendu, le vieillard de Diderot ressemble plus à un prophète grec ou latin que tahitien. En ce sens, Diderot pourrait encore être considéré comme un « classique ». Il n'est cependant pas dupe de son propre procédé. La référence aux Anciens est assurément plus consciente et réfléchie chez lui que chez Bougainville.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 215.

<sup>173</sup> *Ibid.*

<sup>174</sup> Sur cette question des « ancêtres vivants », voir Vanessa Agnew, *Enlightenment Orpheus*, *op. cit.*, p. 81-82. L'auteure note que les sociétés indigènes nouvellement découvertes étaient vues comme un potentiel terrain

le texte de Diderot, une fois de plus, semble faire un pari inverse, axé davantage vers l'avenir : les Tahitiens sont des êtres humains égaux, avec des droits et des désirs semblables. Le fait que leur société ait évolué différemment n'en fait pas des inférieurs, bien au contraire, puisque Diderot s'efforce tout au long du dialogue de souligner la valeur de leur culture et de leurs traditions. Il ne perd jamais cependant sa lucidité consistant à reconnaître la difficulté à réellement se mettre dans la peau de l'autre. Il sait en effet qu'il n'a d'autre choix que de simuler une mémoire tahitienne. À la fin du discours, A dit ainsi à B : « Ce discours me paraît véhément ; mais à travers je ne sais quoi d'abrupt et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes<sup>175</sup> ». Par cette remarque, l'auteur semble encore une fois assumer les limites de son propre procédé, aussi justifié soit-il. Il reste lui-même un Européen et sa critique sera donc européenne, ce qui n'exclut pas pour autant de voir les Tahitiens comme appartenant à une même humanité que lui<sup>176</sup>.

Le texte de Diderot réalise la promesse du titre d'une manière qu'il n'avait sans doute pas lui-même anticipée. L'expérience tahitienne du *Voyage autour du monde* reposait en effet sur l'usage d'une mémoire littéraire empruntant aux Anciens et amorçant parallèlement une violence mémorielle à l'égard d'une population qui n'allait trouver que tardivement sa voix dans l'espace culturel et littéraire européen. En accordant une voix aux Tahitiens oubliés, fût-ce au moyen de la fiction, Diderot offre une addition essentielle au voyage de Bougainville. Son *Supplément* réalise en effet la tâche remarquable de reconstituer une voix non européenne. Partant du souvenir inventé, mais crédible d'un vieux Tahitien, Diderot esquisse la promesse d'une mémoire collective pouvant être conçue en dehors du canon européen. Plutôt que de remplir des silhouettes polynésiennes de discours qui ne les concernent pas, il emploie la figure du vieillard comme support d'un discours permettant à la voix de l'autre de se faire entendre dans sa différence.

---

d'expériences permettant de mieux comprendre les origines de l'humanité. Voir aussi Michèle Polak. « Les fictions littéraires autour de Tahiti », dans *Revue française d'histoire du livre*, n° 94-95, 1997, p. 203-220. L'auteure confirme que la découverte de Tahiti était censée favoriser la quête européenne des origines de l'homme et de la société naturelle.

<sup>175</sup> Denis Diderot. « Supplément au voyage de Bougainville », *op. cit.*, p. 218.

<sup>176</sup> On peut voir dans ce texte un modèle politique de cohabitation de plusieurs mémoires au sein d'un même espace social : reconnaissance de ce qui nous réunit tous en tant qu'humains, jointe à une conscience des spécificités de chacun.

## Conclusion

Que reste-t-il aujourd'hui des voyages de Bougainville? Principalement des traces écrites, répertoriées dans des journaux de bord puis compilées dans des éditions plus ou moins luxueuses pour être lues par un public dont nous faisons aujourd'hui partie. Or qui parle dans ces livres? Des hommes souvent bien intentionnés, mais convaincus de leur supériorité, dont le discours n'est généralement en dialogue qu'avec d'autres discours coloniaux. Dans ce mémoire, j'ai d'abord cherché à analyser les mises en scène rhétoriques de ces auteurs-explorateurs, dans les paratextes et les textes. Pour ce faire, j'ai pris pour point de départ la figure de Bougainville, avant de m'intéresser à d'autres personnages ayant influencé la réception de son expédition. En effet, seule la confrontation des différents témoignages contemporains de Bougainville permet de comprendre adéquatement l'impact de son livre. C'est pourquoi chacun de mes chapitres est centré autour d'une figure clef : le navigateur lui-même, d'abord, puis son traducteur, et enfin deux voix issues de l'espace national français, offrant à la fois des échos et des dissonances par rapport au témoignage de Bougainville, celles de Pernety puis de Diderot. Je rappellerai brièvement ici les étapes que j'ai suivies, puis je tenterai de voir en quoi les pistes ainsi esquissées permettent de procéder à des réflexions plus larges sur la violence précoloniale et les moyens d'y répondre aujourd'hui.

Dans le premier chapitre, j'ai commencé par situer le récit de Bougainville à un moment très précis de l'histoire des explorations et des idées, en rappelant les différents éléments de la configuration intellectuelle et politique de l'époque. Il a ainsi été question de l'influence littéraire de la tradition des *arts de voyager*, ainsi que des circonstances géopolitiques ayant favorisé les grandes explorations (recherche de la *Terra Australis*, importance de la paix entre France et Grande-Bretagne pour pouvoir mener la colonisation, etc.). J'ai également évoqué l'expansion du marché de l'édition, qui a permis la diffusion d'un modèle épistémologique ayant influencé Bougainville tout autant que les traditions plus anciennes. Enfin, j'ai analysé la mise en scène de Bougainville comme un mélange reflétant les tensions esthétiques, scientifiques et politiques de son temps.

Dans le deuxième chapitre, je me suis intéressé aux liens entre Bougainville et son traducteur, J.R. Forster. Il s'agissait d'explorer par là un espace de compétition entre la France

et la Grande-Bretagne par éditions interposées. Partant du cadre théorique d'A. Lefevre et de V. Kapor, selon lequel la traduction dans ce contexte correspondait à une double appropriation, j'ai insisté sur les ambitions personnelles, scientifiques et politiques de Forster. Ce récent immigré, sans expérience de marin, mais doté d'une solide culture scientifique, a cherché par ses attaques contre Bougainville à se faire une réputation dans le monde des sciences, ce qui allait le conduire à obtenir un poste lors de la deuxième expédition de Cook. De telles motivations expliquent sans doute le ton virulent que l'on trouve dans son paratexte. Bougainville a cherché à se défendre dans la seconde édition de son ouvrage contre les stratégies de Forster, mais il a également intégré les critiques de son traducteur, participant ainsi lui-même à l'appropriation par une nation hégémonique (la Grande-Bretagne) du discours d'une nation au pouvoir déclinant (la France).

Dans le troisième chapitre, je me suis intéressé à la narration faite par dom Pernety de l'installation des Français aux îles Malouines. J'ai analysé l'éthos que l'éditeur puis l'auteur construisent dans les premières pages de l'ouvrage. Pernety est présenté presque comme un romancier, assez éloigné des prétentions scientifiques de Bougainville, mais aussi comme un adepte de la paix, vantant la conquête immaculée d'un territoire vierge. L'auteur finit cependant par contredire cette promesse initiale, puisque son récit raconte l'impossibilité d'une prise de possession pacifique. J'ai cherché par ailleurs à montrer que le traitement des occupants non humains de ces îles par les marins français n'était qu'une manifestation plus large d'une violence précoloniale. C'est pourquoi, toujours dans la perspective comparatiste de ce mémoire, j'ai confronté le récit de Pernety à celui de William Monkhouse, médecin lors de la première expédition de Cook. Les meurtres que celui-ci raconte s'appuient en effet sur des prémisses semblables : tout comme Monkhouse et ses compagnons ont contrôlé leurs rapports avec les Polynésiens à l'aide de leurs fusils, les colons français décrits par Pernety ont exercé un contrôle sur la nature et les animaux des îles Malouines reflétant une violence précoloniale peu remise en question par ceux qui la commettaient. J'ai conclu ce chapitre sur la cérémonie de prise de possession du territoire, coutume relayée dans les publications de l'époque pour étayer les prétentions des nations conquérantes, afin de montrer comment la violence précoloniale se performe dans les éditions examinées.

À la suite de ces réflexions sur la transmission du *Voyage autour du monde* et des appropriations coloniales ayant eu lieu aussi bien dans les territoires que dans les comptes

rendus, il valait la peine de se concentrer sur les voix oubliées de cette course à la conquête et aux éditions – sous peine justement de succomber à l’illusion mise en place dans les textes étudiés. C’était le sens de mon quatrième chapitre, où j’ai montré que Diderot offre une réponse à l’effacement des populations autochtones, par une tentative de reconstruction de leur perspective perdue. Plus que Bougainville, Forster ou Pernety, il parvient à bâtir un discours réellement à contre-courant des prémisses belliqueuses de l’époque. S’il ne remet pas entièrement en question le projet colonial, Diderot invite tout de même le lecteur à imaginer une mémoire véritablement cosmopolite, n’incluant pas seulement la section européenne de l’humanité. Grâce au processus fictionnel, il ajoute une dimension philosophique au *Voyage autour du monde*.

Quelles conclusions tirer de ces diverses analyses concernant la transmission du récit de voyage de Bougainville? D’abord que l’ouvrage du navigateur est indissociable de la violence du processus précolonial. C’est-à-dire que l’objet livre lui-même est un outil de la colonisation à venir. Il contient en effet des stratégies d’appropriation qui permettent aux Européens de confirmer leurs prétentions sur le monde. Le fait que le livre de Bougainville soit ensuite détourné par son traducteur ou complété par son compagnon ne modifie pas la nature fondamentale du processus. En revanche, lorsque Diderot crée son *Supplément*, le message s’en trouve bouleversé, précisément parce que le philosophe cherche à intégrer ce qui manquait aux témoignages précédents. C’est pourquoi le texte de Diderot est si important : il va directement à contre-courant de prémisses précoloniales qui excluent la voix de l’autre, pour poser les possibilités d’une mémoire collective. Plutôt qu’un outil de la colonisation, il est au contraire un objet permettant de penser la décolonisation.

L’importance du *Supplément* doit cependant être nuancée d’un point de vue historique, ne serait-ce que parce que ce bref texte n’a pas été publié du vivant de Diderot et n’a pu infléchir les débats de l’époque. Plus encore, il trace une possibilité finalement peu suivie au cours d’un XIX<sup>e</sup> siècle qui allait plutôt voir se généraliser les entreprises coloniales de la France et de la Grande-Bretagne, dans un monde aux frontières parfaitement maîtrisées. Si le texte de Diderot frappe aujourd’hui par sa force d’anticipation, ce sont bien les textes de Pernety, Monkhouse ou Bougainville qui témoignent le plus fidèlement de leur époque, par leur participation directe à la mise en place du processus colonial.

La violence dont il a été ici question s'est effectuée par divers moyens (tueries spontanées ou organisées, constructions de forts et d'obélisques, mises en livre des conquêtes) et a fait des victimes réelles aussi bien que métaphoriques (animaux, plantes, autochtones, armées ou éditions rivales). Exécutée lors des grands voyages, puis mise en scène dans les éditions qui ont suivi, elle a fait l'objet de performances de la part des puissances européennes, qui pouvaient ainsi exprimer et asseoir la force de leurs ambitions. Face à un tel spectacle, le public semble avoir été de plus en plus désensibilisé aux diverses souffrances décrites en sourdine. De ce point de vue, l'étude des textes rendant compte des débuts de la prise en charge du monde par les Européens n'est pas utile simplement pour établir la genèse historique du colonialisme du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle permet plus encore de comprendre comment le public européen a pu être préparé progressivement à accepter les conséquences dramatiques d'une colonisation brutale, par la lecture de textes favorisant l'oubli collectif de toute souffrance non européenne.

Face à cette puissance potentiellement destructrice du texte, le *Supplément au voyage de Bougainville* offre une remarquable alternative, puisque Diderot y reconstitue des perspectives qui disparaissent sous ses yeux. Évidemment, toute reconstruction a ses limites, et la sienne ne fait pas exception. Il ne peut restituer réellement la voix des Tahitiens, pas plus que nous ne pouvons aujourd'hui parler à la place des victimes de la colonisation. Peut-être est-il envisageable en revanche de retrouver l'écho de certaines de ces voix disparues, grâce à l'étude des divers brouillages et médiations par lesquels elles nous ont été transmises.

# Bibliographie

## Corpus primaire :

Beaglehole, J.C., éd. *The Journals of Captain James Cook on His Voyages of Discovery*, Cambridge, University Press, volume 1, 1955.

Bougainville, Louis-Antoine de. *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769*. Paris : Saillant & Nyon, 1771.

---. *Voyage autour du monde par la frégate du roi La Boudeuse et la flûte L'Étoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769*. Seconde éd. augmentée. Paris: Saillant & Nyon, 1772.

Buffon, Georges Louis Leclerc. *Histoire naturelle, générale et particulière, avec la description du Cabinet du Roy*. Paris: Imprimerie royale, 15 volumes, 1750-1767.

Diderot, Denis et Jean Le Rond D'Alembert, éd. *Encyclopédie, ou, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*. Paris: Briasson, 17 volumes, 1751-1765.

Diderot, Denis. « Supplément au voyage de Bougainville », dans Jules Assézat, éd. *Œuvres complètes*, t. 2. Paris: Garnier, 1875.

Forster, Johann Reinhold. *A voyage round the world. Performed by order of His Most Christian Majesty, in the years 1766, 1767, 1768, and 1769*. Londres: J. Nourse et T. Davies, 1772.

Pernety, Antoine-Joseph. *Histoire d'un voyage aux isles Malouines, fait en 1763 & 1764 avec des observations sur le detroit de Magellan, et sur les Patagons*. Paris: Saillant & Nyon, 2 volumes, 1770.

---. *Journal historique d'un voyage fait aux îles Malouines en 1763 et 1764*. Berlin: Chez Etienne de Bourdeaux, 1769.

### **Textes critiques:**

Agnew, Vanessa. *Enlightenment Orpheus: The Power of Music in Other Worlds*. New York: Oxford University Press, 2008.

Darnton, Robert. *The Business of Enlightenment: A Publishing History of the Encyclopédie, 1775-1800*. Cambridge: Belknap Press of Harvard University Press, 1979.

Despoix, Philippe. *Le monde mesuré: dispositifs de l'exploration à l'âge des Lumières*. Genève: Droz, 2005.

Doiron, Normand. *L'art de voyager: le déplacement à l'époque classique*. Sainte-Foy, Québec: Presses de l'Université Laval, 1995.

Duchet, Michèle. *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*. Paris: Albin Michel, 1995.

Faivre, Antoine. « PERNETY ANTOINE JOSEPH - (1716-1801) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 7 novembre 2017. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/antoine-joseph-pernety/>.

Foucault, Michel. *Les mots et les choses: une archéologie des sciences humaines*. Paris: Gallimard, 1966.

Genette, Gérard. *Seuils*. Paris: Seuil, 2002.

Hoare, Michael. *The tactless philosopher: Johann Reinhold Forster (1729-98)*. Melbourne: The Hawthorne Press, 1976.



Kapor, Vladimir. « Translating the Great Maritime Explorations. On Jonathan Reinhold Forster's Translation of Bougainville's *Voyage Autour du Monde* », dans Alison E. Martin et Susan Pickford, éd. *Travel Narratives in Translation, 1750-1830. Nationalism, Ideology and Gender*. New York: Routledge, 2012, p. 93-109.

Lefevre, André. « Translation: Its Genealogy in the West », dans Susan Bassnet et André Lefevre, éd. *Translation, History and Culture*. Londres et New York: Pinter Publishers, 1992, p. 1-27.

Le Huenen, Roland. « Qu'est-ce qu'un récit de voyage? », dans Marie-Christine Gomez-Géraud, éd. *Les modèles du récit de voyage*. Paris: Centre de recherches du Département de français de Paris X-Nanterre, 1990, p. 11-27.

Meillassoux-Le Cerf, Micheline. « Dom Pernety », dans *Histoire, économie et société*, volume 7, n° 2, 1988, p. 285-289.

Marcil, Yasmine. « The Ambiguous Reception of Bougainville's *Voyage Around the World* in the French Periodical Press », dans Philippe Despoix et Justus Fetscher, éd. *Cross-Cultural Encounters and Constructions of Knowledge in the 18th and 19th Century: Non-European and European Travel of Exploration in Comparative Perspective*. Kassel: Kassel University Press, 2004, p. 197-218.

Martin-Allanic, Jean-Étienne. *Bougainville navigateur et les découvertes de son temps*. Paris: Presses Universitaires de France, 2 volumes, 1964.

Martin, Henri-Jean, et Roger Chartier, éd. *Histoire de l'édition française*. Paris: Promodis, volume 2, 1982.

Mollat, Michel et Étienne Taillemite, éd. *L'Importance de l'exploration maritime au Siècle des Lumières: à propos du voyage de Bougainville: table ronde*. Paris: Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1982.

Moureau, François. « Le rendez-vous manqué de Bougainville: Du voyage au livre », dans *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, volume 359, 1998, p. 31-63.

Polak, Michèle. « Les fictions littéraires autour de Tahiti », dans *Revue française d'histoire du livre*, n° 94-95, 1997, p. 203-220.

Taillemite, Étienne. *Bougainville et ses compagnons autour du monde: 1766-1769, journaux de navigation*. Paris: Imprimerie nationale, 2 volumes, 1977.

Zumthor, Paul. *Performance, réception, lecture*. Longueuil, Le Préambule, 1990.

